

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



Monsieur Paul LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

*ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1906.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

En inaugurant sa quarante-neuvième année d'existence la *Revue spirite* se fait un devoir d'adresser ses meilleurs souhaits et ses plus chaleureux remerciements à ses nombreux et distingués correspondants ainsi qu'à ses fidèles lecteurs.

Ce n'est pas sans une légitime fierté qu'elle vient exposer, pour l'année qui vient de s'écouler, le bilan de l'œuvre spirite. Ce bilan se solde par des bénéfices considérables, et même l'année se termine par un succès sans

précédent : la science française, par l'organe d'un de ses maîtres les plus écoutés, le professeur Richet, vient, à la suite d'expériences rigoureusement conduites à la Villa Carmen, de reconnaître l'existence des esprits en proclamant la réalité indéniable de l'apparition d'un fantôme qui a pu être photographié. La presse aux cent bouches n'a pas tardé à répandre la nouvelle aux quatre points cardinaux, si bien qu'aujourd'hui c'est un fait commun et courant de rencontrer des gens, qui naguère sceptiques ou indifférents, se rappellent tout à coup que des phénomènes analogues, apparitions ou tables tournantes, ont été *autrefois* constatés dans leur famille ou leur entourage.

— Tout de même si c'était vrai le spiritisme ! Mon Dieu, nous sommes dans un temps où la science nous montre tant de choses étonnantes qu'après tout... Et comme cela vient ! juste au moment de la séparation des Églises et de l'État ! La religion, à laquelle on tenait encore, parce qu'elle était celle de nos pères, cette religion allait nous manquer, quand subitement, comme pour arrêter nos regrets, une foi nouvelle surgit, une foi qui a pour dogme la raison, la justice et la solidarité ; une foi qui, au rebours de celle dont la puissance décline ne connaît ni hérétiques, ni schismatiques, ni infidèles ; une foi qui tend les bras non pas uniquement aux élus mais encore aux damnés, et leur montre à tous aux uns comme aux autres, avec le rayon éblouissant de l'immortelle espérance, le chemin de l'évolution infinie de l'être, depuis l'atome jusqu'à l'archange.

Revenons à notre situation et passons en revue les ouvrages publiés en faveur de notre cause. La liste en est longue ainsi qu'on va en juger.

Nous avons d'abord les ouvrages de deux maîtres : celui du baron Carl du Prel, *La Mort, l'au-delà et la vie dans l'au-delà*, traduit par M^{me} Hoemmerlé, avec introduction par le Colonel de Rochas ; et celui de F.-W. Myers *La personnalité humaine*, sa survivance, ses manifestations supranormales, traduit et adapté de l'anglais par le Dr Jankélévitch.

Citons ensuite : une traduction en danois du *Livre des Médiums*, par M. Sigurd Trier ; *Évolution de l'âme et de la Société*, par Felipe Senillosa, traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot ; *Magie blanche et noire*, par Franz Hartmann ; *Faits et gestes d'un Esprit*, précédés d'une étude du professeur Enrico Pasaro, par Francesco Zingaropale ; *Reïncarnation*, ouvrage théosophique, par Annie Besant ; *l'Évolution de la vie et de la conscience* du règne minéral aux règnes humain et surhumain ; éditeur Lucien Bodin ; *Comment ? Pourquoi ?* éditeur Juven ; *les Chansons du sang*, par Etienne Bellot ; *la Genèse du monde et Principes de morale*, par Jules Huré ; *Nos forces et le moyen de les utiliser*, par Prentice Mulford ; *Mon chemin de Damas*, par Jean Rouxel ; *Les Mystiques devant la Science ou Essai sur le mysticisme universel*, par L. Revel ; *Balthazar le Mage*, par A. Van der

Naillen, cet ouvrage fait suite à *Dans les temples de l'Himalaya* et *Dans le sanctuaire* du même auteur ; *Les voix lointaines*, par Paul Grendel ; *Un pays des Esprits*, avec préface du Dr Papus ; *Les Chevaliers de la Lumière*. Pas de races ! Pas de classes ! Tous frères ! par Mohammad Adil Schmitz Du Moulin ; *L'être subconscient*, par le Dr G. Geley ; *La ternaïre magique de Shatan*, par Charles Lancelin ; *La vallée des Bienheureux* ou *le Sentier de la Vérité*, par Léopold Engel ; *Résumé de la Philosophie rationnelle*, éditeur Lucien Bodin ; *Magnétisme personnel ou magnétisme physique*, par H. Durville ; *Souvenirs et Problèmes spirites* par M^{me} Claire G.

Après les publications, les réunions et les conférences.

Le centenaire d'Allan Kardec a donné lieu à d'importantes réunions commémoratives et à une remarquable conférence de M. Gabriel Delanne qui a été très applaudie.

Ce même conférencier s'est fait entendre deux fois avec un égal succès à la Salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, à Paris.

Léon Denis, l'apôtre infatigable du Spiritisme, a poursuivi sa campagne habituelle de nombreuses et brillantes conférences.

On l'a entendu successivement à Genève, Grenoble, Nice, Marseille, Aix, Avignon, Valence, Cognac, Montauban, Carcassonne et Béziers, également au congrès de Liège, à Verviers, Huy, Bruxelles, Charleroi, Spa, Gand et Anvers.

Que MM. Léon Denis et Gabriel Delanne veuillent bien recevoir ici l'hommage de notre vive et sincère gratitude.

Un Congrès spirite a eu lieu en juin à Liège ; il se tiendra l'année prochaine à Charleroi.

Signalons l'apparition d'une nouvelle revue spiritualiste créée par Albert Jounet : *La Résurrection*.

N'oublions pas de rappeler la très intéressante conférence faite à la Société française d'étude des phénomènes psychiques par M. le commandant Darget, sur *les iconographies magnétiques et la photographie de la pensée*.

Remercions tous ceux qui, par la plume ou par la parole, apportent leur pierre, si humble soit-elle, à la construction du vaste temple que les spirites élèvent à la Vérité ; et souhaitons que la France ne reste pas trop longtemps, au point de vue du progrès spiritualiste, en arrière des États-Unis qui, eux, ont plus de sept cents sociétés locales avec au moins 250.000 membres et 300 conférenciers.

Enfin, en terminant, offrons le tribut de notre profonde et douloureuse sympathie à tous nos malheureux frères Russes si cruellement éprouvés depuis de longs mois. Prions pour eux, c'est-à-dire mettons-nous en communion avec eux ; du fond de nos cœurs partageons leurs angoisses et leur

trouble, et puis toujours du fond de nos cœurs aidons-les à porter leur lourde croix, en leur rappelant, tandis qu'ils gravissent leur calvaire, que la rédemption des âmes ne s'obtient qu'au prix du sacrifice.

Répétons-leur la parole de Jésus : Bienheureux les affligés, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux, c'est-à-dire qu'ils feront un pas d'autant plus grand dans la voie du perfectionnement qu'ils auront supporté plus noblement l'épreuve de la souffrance.

Salut à tous ceux qui sont morts et qui meurent encore, car ils ne font qu'entrer dans la véritable vie ! et paix et consolations aux éplorés, qui restent ! Tous se retrouveront un jour ; tous verront renaître le calme après la tempête. Et nous pourrions peut-être dire bientôt : Non, le grand peuple Russe n'est pas mort ; il n'était qu'endormi comme Lazare : il va se réveiller au soleil de la Liberté.

En attendant que les événements permettent à notre dévoué et vénéré collaborateur Joseph de Kronhelm toujours si fidèle à notre cause, de se rasséréner, qu'il veuille bien recevoir ici l'expression de nos vœux et sentiments les plus fraternels.

LA RÉDACTION.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

III

Des divers témoignages que nous fournissent les auteurs précédemment cités, résulte le fait précis, indiscutable, que chacune des grandes religions du passé était en possession de Mystères qui — en dépit des déclarations de l'agnosticisme moderne affirmant que le développement de l'humanité n'est qu'une marche éternelle vers une vérité non seulement indéfinissable, mais encore inaccessible — attestaient, eux, je parle des Mystères, que la vérité était tout autre chose pour les Sages et les philosophes de l'Orient, de l'Égypte et de la Grèce.

Tout en reconnaissant qu'on ne peut y atteindre et en établir les éléments fondamentaux, sans une connaissance tout au moins sommaire du monde physique, ces Sages savaient qu'elle réside, avant tout, en nous-mêmes, étant données la possibilité, plus encore, la nécessité d'un progrès spirituel que nous imposent nos facultés perfectibles.

Pour eux, la seule réalité divine était l'âme humaine dont l'évolution est l'objectif essentiel du plan de la création.

En concentrant leur volonté à son centre, en développant ses forces latentes, ils atteignaient à ce Foyer vivant qu'ils désignaient sous les noms divers de Brahma, de Dieu ou de telles autres dénominations qui, toutes, s'adressaient à l'Entité suprême, ineffable qui, en vertu des lumières qu'il nous communique, nous met en mesure de comprendre le Karma et la vie, les êtres et les choses. Pour eux, ce que nous appelons le Progrès qui n'est autre chose que l'histoire elle-même de la Terre et des hommes, n'était que l'Évolution, dans le temps et dans l'espace, de cette Cause originelle manifestée dans chacune de ses émanations vivantes.

Et que l'on ne s'imagine point que ces Sages, que ces Révélateurs, que ces Instructeurs ne furent que de purs contemplatifs, des rêveurs inactifs ou de simples fakirs hypnotisés par leurs propres jongleries. Non, car le monde ne fut jamais galvanisé par de plus grands hommes d'action, par de plus prodigieux « mouleurs d'âmes », de plus puissants procréateurs. Les noms de ces étoiles de première grandeur, dans le ciel de l'humanité, furent Krishna, Bouddha, Zoroastre, Hermès, Pythagore, Jésus. « C'est par leurs fruits qu'il faut les juger », suivant la parole de l'un des plus grands d'entre eux, or ces fruits, nous les connaissons. Si jamais la vérité a été rendue accessible à l'homme, c'est parce qu'elle fut possédée dans une large mesure par ces premiers Initiateurs, et c'est au fond de toutes les grandes religions, dans les Bibles de tous les peuples, qu'il faut la chercher. Mais encore faut-il savoir l'en dégager et c'est ce que n'ont su faire, ni les Églises dogmatiques, ni les Sciences officielles, également dépourvues des clefs, des indispensables clefs de l'*ésotérisme comparé*.

Des hauteurs de cette science, que voit-on dans l'histoire des religions humaines? L'on y voit, répond Ed. Schuré, qu'à côté de leur enseignement « extérieur » qui nous fait connaître les dogmes et les mythes prêchés et expliqués publiquement dans les temples, dans les écoles et jusque dans les superstitions elles-mêmes qui en faisaient partie intégrante, qu'à côté, disons-nous, de ces croyances vulgarisées par les foules, il y avait un enseignement « intérieur » et secret où se cachait la science profonde des grands initiés, des prophètes, des philosophes et des réformateurs qui ont créé, soutenu et propagé les principes fondamentaux de la grande Religion unique qu'ont défigurée les dogmes et matérialisée les Églises.

Le premier de ces enseignements extérieurs et officiels, bien qu'embrouillé par son illogisme, était moins obscur encore que le second, connu sous le nom de tradition ésotérique et qui, systématiquement dissimulé par les Mystères, n'avait pour temples que les cryptes souterraines, où ne pouvaient pénétrer que les confréries d'adeptes... plus encore, dont les drames

les plus saisissants ne se déroulaient que dans l'âme des grands Initiés qui n'ont confié à aucun papyrus, à aucun parchemin, les visions de leurs extases divines.

Eh bien c'est ce dernier enseignement qu'il faut étudier lentement, patiemment, à l'aide des clefs spéciales que fournit la science des occultistes. Or, les occultistes ont parlé, ils ont expliqué la doctrine des Mystères et c'est cette doctrine qu'ont commentée les Gnostiques, les Néo-platoniciens de l'École d'Alexandrie et les initiés de tous les pays, mais particulièrement ceux de l'Inde et de l'Asie centrale. Et c'est quand on la comprend, cette doctrine, qu'on la voit se dérouler lumineuse, organique, logique, vivante surtout et toujours en harmonie avec elle-même, si bien qu'on pourrait l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle — en un mot la Sagesse divine.

En elle et par elle, se révèle l'intérieur des choses, l'on pourrait presque dire l'endroit de la conscience humaine dont l'histoire officielle n'offre que l'envers insuffisant et superficiel. C'est là, que nous saisissons le point initial, l'élément générateur de la Religion et de la Philosophie qui se rejoignent et s'associent, à l'autre extrémité de l'ellipse, dans la synthèse de la Science. C'est de ce point, qu'émergent les vérités qui nous révèlent le mystère suprême de l'origine et de la fin de cette ÉVOLUTION, cause et raison de la Vie dont la grandeur et l'importance sont à ce point incomparables, que le Logos planétaire, lui-même, en a pris la haute charge et la dirige par l'intermédiaire de ses délégués, de ses collaborateurs, dans l'espace infini, dans le temps éternel.

Tels sont, nous venons de le dire, les éléments qui constituaient la « Gnose » ou Connaissance intégrale, autrement dit la Science de ces Mystères dont nous avons parlé et auxquels de nombreuses allusions seront faites dans les pages qui suivront. Pour le moment, il s'agit de savoir si le Christianisme, seul, entre toutes les religions de la terre, fut dépourvu de cette Gnose qui pour l'humanité fut l'initiatrice primordiale dont la mission fut dévolue aux Instructeurs de la première heure.

Eh bien, on l'a dit et répété, les témoignages affirmatifs abondent dans les écrits de la Nouvelle Alliance, dans ce Nouveau Testament qui accepte tel qu'il est — en dehors de toutes critiques d'exégèse dont il est inutile de répéter, ici, les conclusions — nous fournit tous les éléments nécessaires. Étudions-le donc et cherchons-y les déclarations de celui-là même qui, fondateur du Christianisme, devait en être le promulgateur attitré, en même temps qu'il fut, dans une certaine mesure, le « héros » des divers récits relatant les faits et gestes du Jésus historique.

Ce Jésus n'a rien écrit pas plus que ne l'ont fait les Bouddha, les Pythagore, les Confucius, les Orphée et les Socrate, mais il nous reste quelques

pages de ses biographes dont quelques-uns furent ses disciples directs.

Interrogeons-les ces biographes.

« Et quand il fut en particulier, nous racontent les Évangélistes (1), après avoir reproduit quelques-unes de ses paraboles, ceux qui étaient autour de lui, y compris les douze apôtres, l'interrogèrent touchant le sens caché de ces similitudes et il leur répondit : « Il vous est donné de connaître le Mystère du Royaume de Dieu, mais pour « ceux qui sont dehors » tout se traite par des paraboles. »

Et plus loin, « il leur annonçait ainsi la parole par plusieurs similitudes, mais lorsqu'il était « en particulier » il expliquait tout à ses disciples. »

Puis encore : « Alors Jésus ayant renvoyé le peuple, s'en alla à la maison, où ses disciples vinrent le trouver pour l'interroger. »

Que l'on remarque ces mots significatifs : « Ceux qui sont dehors » et quand il fut « en particulier ».

Une chose assez singulière, c'est que les auditeurs de Jésus lui demandent presque toujours de leur expliquer ce que signifie la parabole qu'ils viennent d'entendre. Cela prouve deux choses, la première c'est que ces auditeurs avaient encore l'esprit peu ouvert et la seconde, c'est que ces similitudes ont sans doute été fort sommairement, ou très imparfaitement résumées par les naïfs auteurs des *logia*, récits populaires qu'on se transmettait de mémoire, longtemps après la mort de Jésus. C'est à ces récits que Luc fait allusion, dans les premiers versets de son évangile et nous sommes autorisés à croire que ces rédacteurs primitifs, moins bien informés que bien intentionnés, se souvenaient à coup sûr du contenu général des paraboles du maître, mais qu'ils étaient incapables de les reproduire avec une clarté suffisante pour les rendre accessibles à l'intelligence bornée de ceux auxquels elles étaient destinées. Or, à quoi peut servir une similitude qui, sous prétexte d'éclairer des consciences involuées, demeure incompréhensible par suite de son laconisme obscur ? Nous aurons à nous occuper, plus loin, des réponses qui paraissent avoir été faites à Nicodème, lequel, tout docteur qu'il était, demeure interloqué devant les logogripes non moins énigmatiques que transcendants que lui propose, de prime abord et sans préambule explicatif, « ce Maître venu de la part de Dieu » ainsi que le désigne courtoisement le pauvre Nicodème qui évidemment venait chercher, auprès de lui, lumières spirituelles et directions morales (Jean III, 1-10).

Jésus, lui-même, ne se rendait-il pas compte de l'incapacité de ses disciples, alors qu'il leur déclarait « qu'il aurait encore eu bien d'autres choses à leur révéler, mais que cela lui paraissait impossible, ou tout au moins

(1) Marc IV, 10, 11, 33, 34. Mathieu XIII, 10, 11, 34, 35. Luc VIII, 10.

inutile, par la raison que ces choses étaient bien au-dessus de leur portée » (Jean XVI, 13). Comment s'expliquer dès lors qu'il ne se soit pas exprimé en termes assez clairs, pour dispenser ses auditeurs de venir, après chaque entretien, lui demander des explications complémentaires ? Quoi qu'il en soit, c'est à plus tard que le Maître remit les commentaires concernant les « mystères du Royaume de Dieu » puisqu'il ne les leur révéla qu'après sa résurrection, alors qu'en son corps spirituel, il se montra à ses disciples (Actes I, 3) — fait catégoriquement confirmé par le célèbre gnostique Valentin qui, dans un des passages de sa *Pistis Sophia*, nous déclare que « ce n'est qu'après sa résurrection d'entre les morts, que Jésus s'entretint avec ses disciples et les instruisit pendant onze ans. »

Aux citations qui précèdent, nous pouvons en joindre une autre dont beaucoup de commentateurs, quelque peu scandalisés, ont essayé d'atténuer la brutale énergie, par les explications les plus diverses.

« Ne donnez point les choses saintes aux chiens, dit Jésus au cours de son fameux discours sur la montagne, puis, aggravant encore la rudesse de son langage, « ne jetez point vos perles devant les pourceaux, ajoute-t-il sans chercher d'euphémisme, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se retournant vers vous, ils ne vous déchirent » (Mathia VII, 6).

Brutales, en effet, sont ces expressions bizarres et injurieuses que, seules, peuvent faire accepter les explications que nous en fournissent certaines clefs de l'exégèse occultiste. — Il faut donc savoir, pour n'en être point offusqué, que ces mots n'avaient pas, autrefois, le caractère de rudesse qu'ils ont aujourd'hui. En raison de l'intolérance exclusiviste dont étaient animés les membres de certains groupes plus ou moins fanatiques, ils appelaient « chiens » — c'est-à-dire profanes — tous ceux qui n'appartenaient pas à leurs confréries, qu'il s'agît d'une association ou d'un peuple. Les gentils n'étaient-ils pas qualifiés de « chiens » par les Juifs orthodoxes?... et la réponse faite à la femme grecque, par Jésus, lui-même, si tolérant d'habitude, ne vient-elle pas confirmer l'attestation de ce fait ? (Marc VII, 26 et suivants).

Il faut donc rabattre de l'indignation que nous cause ce vocabulaire d'un autre âge. Ces mots, de « chiens », de « pourceaux », n'étaient rien d'autres que les synonymes de profanes, d'étrangers, de non affiliés et il ne faut y voir que l'expression de l'intransigeance propre à tous les néophytes d'alors, à quelque catégorie qu'ils appartenissent. La tolérance ne fut jamais vertu fondamentale chez l'homme à l'état de nature et l'histoire — si tant est qu'elle soit vraie — de l'infortuné figuier stérile qui fut bel et bien maudit, par cela seul qu'il ne portait pas de figues, peut nous donner une idée de l'état d'esprit dont les manifestations, dans ces siècles semi-barbares, paraissaient normales et légitimes, alors qu'elles nous scandalisent, nous

autres « civilisés »... tout au moins en ce qui concerne les délicatesses de notre phraséologie moderne.

Passons donc et arrivons à l'explication d'autres expressions plus ou moins insolites. Outre le nom de Mystères employé par les croyants de l'Église primitive pour désigner les arcanes de leur doctrine en général, il y avait d'autres termes usités dans les cercles sacrés, tels que ceux de « Royaume de Dieu », de « Royaume des cieux », de « Voie droite », de « Porte étroite », de « Parfaits », de « Sauvés », de « Nouvelle naissance », de « Vie éternelle », ou encore de « Petit enfant ».

L'expression de « Parfaits » appartenait au langage des Esséniens dont les communautés possédaient trois ordres : les Néophytes, les Frères et les Parfaits, autrement dit les Initiés. Quant au terme de « Petit enfant » il s'appliquait habituellement au candidat qui venait de recevoir l'initiation et par ce fait de « naître de nouveau ».

C'est alors qu'on possède quelques notions de cette terminologie toute spéciale, que l'on est en mesure de comprendre bien des passages obscurs et d'un caractère quelque peu déconcertant, tel que celui-ci choisi entre beaucoup d'autres :

« Et quelqu'un dit à Jésus : Seigneur, n'y a-t-il vraiment que peu de gens pour qui le salut soit possible ? Et il répondit : Efforcez-vous d'entrer par la « porte étroite » car, je vous déclare que plusieurs chercheront à y entrer et qu'ils ne le pourront » (Luc XIII, 23, 24).

Déclaration énigmatique qui, appliquée à la question du salut final, ainsi qu'elle l'est d'ordinaire par les protestants orthodoxes, devient non seulement choquante pour tout lecteur, mais encore désespérante pour des milliers d'âmes naïves. Inférer de cette intransigeante attestation, que d'innombrables pécheurs s'efforceront d'éviter l'enfer éternel, sans pouvoir y parvenir, serait prêter au « Sauveur du Monde » une assertion de tous points inadmissible. Qu'on l'applique, au contraire, ainsi qu'il faut le faire, à la difficulté qu'éprouve tout candidat à pénétrer par la porte étroite de l'Initiation et la réponse de Jésus devient alors toute naturelle. Au surplus, l'avertissement qui suit immédiatement le même passage que nous retrouvons dans Mathieu (VII, 13 et suivants) concernant les faux prophètes et les « magiciens noirs » indique également le sens qu'il faut attribuer à ces paroles, tout en servant de commentaire à la réponse de Jésus. Les morts successives auxquelles s'exposent ceux qui suivent le chemin spacieux qui mène à la perdition, sont une allusion faite aux réincarnations répétées de l'âme dans une matérialité grossière, réincarnations qui sont toujours appelées des « morts » dans la terminologie des occultistes.

Il a toujours été et toujours il sera vrai qu'un très petit nombre d'hommes peut franchir la porte étroite de l'Initiation, alors que des myriades d'êtres

seront contraints d'y renoncer. Le grand Instructeur Krishna ne nous disait-il pas la même chose il y a trois mille ans, lorsqu'il déclarait que « sur des milliers d'hommes, un seul, à peine, lutte assez énergiquement pour arriver à la « perfection » autre expression consacrée s'appliquant à la difficile victoire que remportent les grands Initiés (Bhagavad-Gita VII, 3).

Oui, fort rares sont les Parfaits, car ils sont la « fleur de l'humanité » mais cela n'implique en aucune façon que cette humanité en masse doive, sauf quelques exceptions clairessemées, s'en aller au « feu qui ne s'éteint point ». Laissons ces croyances à la vieille dogmatique matérialiste dont nous avons le droit... plus encore, le devoir de nous affranchir à tout jamais, nous qui savons, aujourd'hui, que c'est sous le regard bienveillant de nos Grands Frères de là-haut, que nous pouvons tous suivre la voie du pèlerin modeste qui, escaladant avec plus ou moins de hardiesse et de rapidité les hauteurs superposées, finit toujours par arriver aux derniers sommets de l'Alpe céleste, de la cime lumineuse.

C'est dans ce même esprit — est-il besoin de le dire, puisque nous sommes en plein ésotérisme — qu'il faut lire et comprendre la parabole du jeune homme qui vient demander à Jésus ce qu'il faut faire pour arriver à la vie éternelle (Math. XIX, 16 à 26).

La première réponse du Maître est le précepte exotérique habituel : garde les commandements.

— J'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse, répond le jeune homme avec une satisfaction quelque peu pharisaïque.

— Eh bien, reprend cette fois-ci le grand Initié en langage ésotérique, si tu veux devenir « parfait » vends ce que tu as et le donne aux pauvres.

On sait le reste. Le jeune homme qui avait de grands biens, recule devant le sacrifice et s'éloigne tout triste.

Sur ce, s'inquiètent et se troublent les disciples de Celui qui vient de déclarer péremptoirement qu'il est plus difficile pour un riche d'entrer dans le « Royaume des cieux » qu'il ne l'est pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

— Qui peut donc être sauvé ? s'écrient-ils stupéfaits, à l'ouïe de cet hyperbolisme tout oriental.

— Quant aux hommes, cela est impossible, reprend placidement le Maître, mais quant à Dieu — le Dieu qui est dans l'homme — toutes choses sont possibles.

Oui, toutes choses sont possibles, suivant le point de vue auquel on se place et l'esprit dans lequel l'on envisage cette extraordinaire parabole. Il n'est pas contestable qu'un riche puisse parvenir, aussi bien que le pauvre à la béatitude finale... et c'est bien parce que cette conviction leur est bien entrée dans la tête, que nous voyons tous nos chrétiens millionnaires jouir

en paix de leur fortune et ne pas craindre, le moins du monde, qu'elle puisse compromettre leur félicité posthume.

Voilà qui est bien entendu ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'au point de vue ésotérique, nul ne peut atteindre le « Royaume des cieux » en d'autres termes les privilèges spéciaux de l'Initiation qui est la « Vie éternelle » (Jean XVII, 3), avant d'avoir fait l'abandon de tout ce qui est terrestre.

Non seulement l'homme qui veut devenir « Parfait » doit renoncer aux richesses de ce monde, mais encore renoncer à des richesses intérieures qu'il détient au détriment de ses frères selon la chair. Sans s'être dépouillé, libéré de toute préoccupation personnelle, égoïste, il ne saurait franchir la « porte étroite » et c'est pourquoi le candidat, au temps des Mystères, était mis en demeure de faire le triple vœu de « pauvreté, d'obéissance et de chasteté ».

Un autre terme bien connu et si fréquemment employé en langage ésotérique, est ce que les Évangélistes appellent la « Nouvelle naissance ». Une chose à remarquer, c'est que cette expression symbolique est toujours utilisée, même en nos temps modernes. De nos jours encore, dans l'Inde, les hommes appartenant aux castes supérieures sont appelés et se qualifient eux-mêmes, non sans une certaine emphase, du titre de « deux fois nés » et la cérémonie qui le leur confère est une sorte d'initiation.

Mais revenons à nos siècles apostoliques et arrivons au fameux dialogue de Jésus et de Nicodème qui, aux yeux de tout lecteur non prévenu, ne laisse pas de paraître quelque peu bizarre, en raison du laconisme, du décousu et de l'absence absolue de toute mise en scène ou, si l'on préfère, de cette sorte de mise au point que l'on peut constater dans la plupart des écrits évangéliques.

Tout le monde connaît le contexte de ce passage. Il advint, un jour, que Nicodème, l'un des principaux Juifs, homme instruit, voire même docteur en théologie, éprouva le désir de voir de près ce jeune Maître dont les miracles répétés de bouche en bouche avaient frappé l'imagination de ses contemporains. Était-ce, chez ce Juif de marque, simple curiosité, ou besoin de s'instruire ? Il serait difficile de répondre. Toujours est-il qu'il se rendit auprès du Rabbi, mais de nuit, ne voulant pas se compromettre.

— Maître, lui dit-il, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si ce Dieu n'était avec lui.

Et voilà que Jésus l'interrompant, sans paraître se douter de l'ignorance de Nicodème en matière de doctrines occultes, sans explication préliminaire, sans transition d'aucune sorte — transition qui vraisemblablement a été négligée par le narrateur — se lance en plein ésotérisme et lui déclare,

de prime abord, que si un homme ne « naît de nouveau », il ne peut voir le Royaume de Dieu. »

Stupéfaction de Nicodème qui n'entend rien à ce langage.

— Mais comment, demande-t-il, un homme, quand il est vieux, peut-il naître de nouveau ?

Et Jésus se souciant peu de l'incompétence de son auditeur, augmente son embarras, en aggravant l'obscurité de sa réponse par des déclarations plus abstruses encore :

— En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît « d'eau et d'esprit » il ne peut entrer dans le « Royaume de Dieu ».

Et nous voilà plongés, non moins que Nicodème, dans la terminologie usitée dans les Mystères :

— Le vent souffle où il veut, poursuit obstinément le Maître et tu entends le bruit, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. (Jean III 1-10).

Reprenons ce récit et éclairons la scène par la projection d'un rayon de lumière ésotérique... et pour cela écoutons ce que dit, à ce propos, l'auteur *des Grands Initiés*, Ed. Schuré.

Jésus est de passage à Jérusalem. Il ne prêche pas encore au temple, mais il guérit des malades et enseigne chez des amis. Nicodème, Pharisien instruit, avait entendu parler du nouveau prophète. Plein de curiosité, mais ne voulant pas se compromettre vis-à-vis des siens, il demande un entretien secret au Galiléen. Jésus l'accorde. Nicodème arrive la nuit auprès du Maître.

Nous connaissons les paroles qui furent échangées, paroles que termine, en forme de résumé concis, la déclaration formelle que si un homme ne naît « d'eau et d'esprit » il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. — Or, ce qu'il faut savoir, c'est que, dans ce langage symbolique, se trouve contenue l'antique doctrine de la régénération dès longtemps connue et enseignée dans les Mystères égyptiens.

Renaître par l'eau et par l'esprit, être baptisé d'eau et de feu, marquent deux degrés de l'initiation, deux étapes du développement interne et spirituel de l'homme. L'eau représente, ici, la vérité perçue intellectuellement, c'est-à-dire d'une manière abstraite et générale.

La renaissance par l'esprit ou le baptême par le feu (feu céleste) signifie l'assimilation de cette vérité par la volonté, de telle sorte qu'elle devienne le sang et la vie, l'âme de toutes les actions. Il en résulte la complète victoire de l'esprit sur la matière, la maîtrise absolue de l'âme spiritualisée sur le corps transformé en instrument docile. Cet état équivaut à l'état céleste appelé « Royaume de Dieu » par Jésus-Christ. Le baptême par l'eau, ou initiation intellectuelle, est donc un commencement de renaissance ; le

baptême par l'esprit est une renaissance totale, une transformation de l'âme par le feu de l'intelligence et de la volonté et par suite, dans une certaine mesure, des éléments du corps, en un mot, une régénération radicale.

Tel est le sens profond de l'entretien éminemment théosophique de Jésus avec Nicodème. Il a un autre sens qu'on pourrait appeler, en deux mots, la doctrine ésotérique sur la constitution de l'homme. Selon cette doctrine, l'homme est triple: corps, âme, esprit. Il a une partie immortelle et indivisible: l'esprit; une partie périssable et divisible: le corps. L'âme qui les relie participe à la nature des deux. Organisme vivant, elle possède un corps éthéré et fluide, semblable au corps matériel qui, sans ce « double » invisible, n'aurait ni vie, ni mouvement, ni unité. Selon que l'homme obéit aux suggestions de l'esprit ou aux incitations du corps, le corps fluide s'éthérise ou se matérialise, se concentre ou se désagrège.

Il arrive donc qu'après la mort physique, la plupart des hommes ont à subir une seconde mort de l'âme qui consiste à se débarrasser des éléments impurs de leur corps astral, quelquefois même à subir sa lente décomposition; tandis que l'homme complètement régénéré, ayant formé dès ici-bas son corps spirituel, « possède son ciel en lui-même » et s'élance dans la région où l'attire son affinité.

Or, l'eau, dans l'ésotérisme antique, symbolise la matière fluide, infiniment transformable, comme le feu symbolise l'esprit dans son infrangible unité. En parlant de la renaissance par l'eau et par l'esprit, Jésus fait allusion à cette double transformation de son être spirituel et de son enveloppe fluide, sans laquelle il ne peut entrer dans le royaume des âmes glorieuses et des esprits purifiés. Car, ajoute-t-il, en manière de conclusion finale, « ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit. » Et ce vent qui souffle où il veut, c'est le vent de l'esprit impérissable et possédant toutes les libertés.

Ainsi parla Jésus devant Nicodème, ajoute l'auteur précédemment cité, dans le silence des nuits de Jérusalem.

Est-ce bien ainsi qu'il s'exprima? Nul à coup sûr ne pourra jamais le dire, mais il y a tout lieu de croire qu'il fut plus explicite que nous le laissons entendre saint Jean, dans le compte rendu qu'il nous a laissé de ce dialogue demeuré si suggestif, en dépit de son regrettable laconisme.

En entendant les explications du jeune prophète, le docteur Pharisien ne vit-il pas s'écrouler sa froide et stérile science des textes officiels et n'entrevit-il pas comme un monde nouveau? Sans doute, il sentit la chaleur puissante émanant de toute la personne de son mystérieux interlocuteur, l'attirer impérieusement vers lui... et qui sait si son cœur ne frissonna pas, sous le vent de l'Esprit qui dut passer sur lui dans cette heure solennelle?

Ému, silencieux, Nicodème regagna furtivement sa demeure et — s'il faut

en croire la tradition (1) — tout en continuant à vivre parmi les Pharisiens, il demeura fidèle, dans le secret de son âme, au prestigieux Galiléen qui, devant ses yeux, avait entr'ouvert de si larges horizons.

Un autre précepte de Jésus qui demeure pour les fidèles une parole obscure est le suivant : « Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait » (Mathieu V, 48) — Étrange recommandation, en vérité ! Le chrétien tout croyant qu'il puisse être, ne se sent-il pas incapable d'observer ce commandement, dans le sentiment qu'il a de sa faiblesse et de sa fragilité ? Comment, c'est à nous qui, sous le plus futile prétexte, parfois, abandonnons la « voie royale » pour nous égarer dans les chemins de traverse, c'est à nous que l'on recommande, bien plus, que l'on ordonne d'être parfaits comme l'Être ineffable et souverain de qui émanent puissance, vertus suprêmes, et perfections infinies ?... Pouvons-nous essayer seulement d'obéir à ce précepte hors de toute mesure et alors même que nous aurions l'outrecuidance de le tenter, ne serions-nous pas contraints d'y renoncer bien vite, écrasés par le sentiment de notre impuissance ?

Oui certes, à coup sûr, si l'on prend ce passage à la lettre, mais il en est tout autrement, alors que l'on considère cette perfection comme le résultat d'un effort continu et répété en de nombreuses existences progressives, comme le triomphe du « Dieu qui est en nous », sur notre âme inférieure, esclave de la matière. Le gnostique Porphyre ne déclare-t-il pas que les vertus transcendantes peuvent s'obtenir dans la puissante élaboration des Mystères sacrés ?

Ce n'est pas seulement dans les écrits évangéliques qu'est déclaré possible ce prodigieux perfectionnement de l'être humain, qu'explique la doctrine des Mystères. Ce n'est pas seulement dans les paroles de Jésus que nous trouvons, nombreuses et répétées, les traces de cet ésotérisme qui à un si haut point, caractérise le chrétien primitif, nous les retrouvons encore dans les écrits apostoliques et saint Paul, le grand Initié, suit les pas de son Maître, en tant qu'organisateur de l'Église naissante. Il s'explique même en termes plus explicites. En relisant les chapitres II et III, et le premier verset du chapitre IV, de la Première aux Corinthiens, et en voyant que l'apôtre, bien que s'adressant aux membres de l'Église, membres effectifs et dûment baptisés, les qualifie du nom « d'enfants » et « d'êtres charnels », l'on est amené à constater que c'est en plein ésotérisme que demeure saint Paul, alors qu'entre autres passages, il s'exprime en ces termes significatifs : « Je suis venu à vous, apportant le témoignage de Dieu ; je ne vous ai pas séduit par une sagesse humaine, mais par la puissance de l'Esprit. Nous parlons bien de sagesse entre les « parfaits », mais ce n'est pas de sagesse

(1) Jean XIX, 39.

humaine, mais de la sagesse mystérieuse de Dieu, que nul des princes de ce monde n'a connue. Ces choses sont trop hautes pour l'entendement humain et c'est pourquoi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des hommes encore charnels, comme à de « petits enfants » en Christ. Vous êtes le Temple de Dieu et son esprit habite en vous. Qu'ainsi l'on nous tienne pour des ministres du Christ et des dispensateurs du « Mystère de Dieu. »

Certes, si déclarations furent jamais explicites, à coup sûr ce sont bien celles-là. Saint Paul ne cesse de faire allusion à ces Mystères auxquels il déclare avoir été initié par une révélation, par un « dévoilement » et ces déclarations, il les répète aux Éphésiens et aux Colossiens, non moins qu'aux Corinthiens eux-mêmes.

Or, quelle était donc cette chose qui avait été révélée aux saints et aux Initiés? Quelle était la formule de ce glorieux mystère? C'était celle-ci : *Christ en nous* et c'est en vertu de cette expression du sens occulte ou plutôt de ce phénomène de nature mystique, que tout homme doit finir par apprendre la sagesse et devenir « parfait » en Jésus-Christ comme est lui-même parfait, le Père de tous les hommes.

Après les Éphésiens, après les Colossiens, c'est à Timothée que s'adresse saint Paul, à Timothée qu'il initia lui-même aux Mystères et auquel il recommanda avec insistance de penser au don qui lui a été conféré par des paroles prophétiques, alors que le collège des Anciens lui a imposé les mains. (Timothée IV, 14.)

Cette initiation affranchissait le candidat, le transformait en Maître parfait en Christ ressuscité, le libérant définitivement de la « mort » à laquelle est soumise la foule des hommes qu'emprisonne le cercle des réincarnations inévitables. Il va bien sans dire que cette « résurrection des morts » dont il est question dans ces divers passages ne peut être, ainsi que l'entendent les chrétiens de notre époque, la résurrection ordinaire que chacun de nous doit attendre, mais bien celle à laquelle saint Paul aspirait avec une si mystique ardeur. (Philippiens III, 10, 11) et qui constituait l'un des actes les plus solennels des Mystères. Au moment d'atteindre l'Initiation qui le libérait du cercle des renaissances, le candidat était appelé le « Christ dans la souffrance. » Il incarnait en lui les douleurs du Sauveur du monde, reproduisait sa mort en sa personne par un crucifiement mystique, et ressuscitait ensuite, par son union avec le Christ glorifié, après quoi la mort n'avait plus de prise sur lui. Dès ce moment, l'Initié devait cesser d'envisager le Christ comme extérieur à lui-même. « C'est pourquoi, dès maintenant, dit saint Paul, nous ne connaissons plus personne selon la chair, pas même le Christ, lui-même, si nous l'avons connu de cette façon. (II Corinthiens V, 16)

Il faut se rendre compte de l'importance de cette sorte de transfusion réciproque et transcendante entre la personnalité humaine et cette autre personnalité mystique que saint Paul appelle le « Christ en nous », si l'on veut comprendre le sens occulte de la doctrine des Mystères. Les croyants vraiment dignes de ce nom aux yeux des Initiés de l'Église primitive avaient revêtu Christ (Galates III, 27), si bien qu'ils pouvaient dire comme saint Paul : « J'ai été crucifié avec Christ et c'est lui qui vit en moi » (Galates II, 20).

Ajoutons une remarque curieuse concernant la mentalité de saint Paul, chez lequel nous voyons avec quelle amplitude il sanctionne l'application d'une conception de tous points symbolique à l'explication des événements que relate l'histoire. Lui-même, du reste, pour sa part, il employait largement cette méthode exégétique. Associant sa profonde science ésotérique à la tendance mystique qui le caractérisait, il ne voyait guère dans la réalité des choses sensibles que l'ombre des vérités spirituelles. C'est ainsi qu'à propos de l'histoire d'Abraham, de Sara, d'Agar, d'Isaac et d'Ismaël, il déclare que tous les faits concernant cette histoire ont un sens allégorique, après quoi il en donna l'interprétation occulte. (Galates IV, 22-31)

D'autre part, faisant allusion à la fuite des Israélites hors du pays d'Égypte, il parle de la mer Rouge comme d'un baptême, de la manne et de l'eau, comme d'une nourriture et d'un breuvage spirituels, enfin du rocher d'où jaillissait une source, comme de la personne elle-même du Christ. (I Corinthiens X, 1-4). C'est dans le même esprit que, dans son épître aux Hébreux, il donne un caractère allégorique à l'ensemble du culte que pratiquaient les Juifs. Dans le temple de Jérusalem, il voit le Temple céleste, dans le souverain sacrificateur, il retrouve le Christ, dans les sacrifices, enfin, il ne voit rien d'autre que l'offrande du Fils immaculé. (*Le Christianisme ésotérique*).

Et c'est de la sorte que se succèdent allégories et symbolismes, depuis le chapitre II, jusqu'au chapitre X, où l'auteur déclare et répète que c'est « en esprit » qu'il faut interpréter les choses du temps présent.

Il va sans dire que ce mode d'interprétation n'infirme en rien la réalité des événements relatés, mais ce qui importe, déclare l'apôtre, c'est de n'attacher qu'une importance relative à l'accomplissement des faits physiques et de ne pas se borner à regarder les ombres jetées sur l'écran du plan terrestre par les réalités spirituelles qui, seules, dans le ciel, constituent le prototype des vérités immuables dont nous n'avons, ici-bas, qu'une perception plus ou moins superficielle, confuse et, conséquemment, imparfaite.

ED. GRIMARD

(à suivre)

LE CHAMP DE L'ERRATICITÉ

Le champ de l'erraticité est une vaste plaine fluide où les *Désincarnés* libres, émergent, vaquent à leurs occupations, et reçoivent des Esprits supérieurs, leurs maîtres, toutes les instructions nécessaires aux missions, aux devoirs qu'ils ont acceptés, de leur plein gré, pour progresser dans l'Éther.

D'où nous voyons et déduisons que l'Esprit, qui s'est bien *désincarné*, retrouve, après la mort du corps, une vie active, intelligente, appropriée à ses moyens d'action et qui le détache, petit à petit, de la matière que les Esprits doivent, autant que possible, éliminer de leur cerveau lorsqu'ils entrent dans le champ de l'erraticité.

Du reste tout est bien fait, ici, pour leur faire oublier leurs pensées terrestres et leur laisser désirer même que ceux, qui sont sur la terre, ne les évoquent pas. Aussitôt qu'un Esprit est entré dans le champ de l'erraticité, il a, pour ainsi dire, purgé ses peines purgatorielles et il va se préparer délibérément à une nouvelle « *réincarnation* » consciente, ou, si cela lui est possible, continuer son évolution dans l'Éther pour être capable d'entrer dans un des mondes supérieurs à la terre, et faisant partie de notre système solaire.

Il fera donc des missions appropriées à ses besoins de grandir, à moins qu'il ne veuille évoluer que moralement. Et alors, il se préparera, en allant influencer les mondes inférieurs, à y entrer à titre d'Esprit-Missionnaire, dans sa première incarnation.

Il faut bien se pénétrer de ceci : que l'Esprit est *très heureux*, dans le champ de l'erraticité quand il est actif, travailleur, et qu'il aime à voyager. Il est en contact avec quantité d'Esprits-Missionnaires de tous ordres qui l'instruisent sur les conditions et l'état dans lesquels vivent grand nombre d'Esprits *incarnés* et *désincarnés*, qui pullulent dans l'espace et dans certains mondes inconnus d'eux.

Celui qui a l'esprit aventureux peut demander à obtenir des missions aux quatre points cardinaux de votre planète et, s'il est assez subtil quant à son « *Périsprit* » pour franchir les hautes étapes, on lui permettra d'aller à l'état d'Esprit, influencer certains incarnés habitant des mondes qui leur sont inconnus et par lesquels ils prendront connaissance de l'état et des lieux qu'ils occupent et ils pourront, par ce fait, choisir le monde qui leur conviendra, dans la première incarnation qui leur sera offerte.

Ces Esprits plus avancés, et qui émergent en étape plus haute, se font ainsi, par leurs missions, des amis, des connaissances qui les protègent en

tous lieux où ils vont, même en planète inférieure, quand ils y sont rappelés pour instruire leurs frères retardataires.

Il y a même certains *médiums*, sur la planète terrestre, qui dépeignent tel ou tel lieu, telle ou telle planète absolument avec connaissance de cause, car ils ont immergé, à l'état d'*Esprits*, du champ de l'erraticité, en ces lieux de l'espace et dans les planètes qu'ils décrivent.

Ils retournent quelquefois (en l'état somnambulique) dans les mêmes endroits qu'ils ont visités et qui étaient leurs lieux de prédilection. Si tous les *médiums* ne peuvent s'extérioriser aussi haut, c'est parce qu'ils n'ont pas le dégagement nécessaire à ces visions.

Maintenant voyons un peu ce que font la plupart des *Esprits* habitant le champ de l'erraticité, qui ne peuvent, eux, dépasser certaines zones y adhérentes. Ils se contentent de recevoir religieusement les ordres des *Esprits* supérieurs et d'aller là où les portent ces ordres.

Le plus grand nombre de ces *désincarnés* influencent la planète terrestre à destination de Missions particulières.

Ainsi les *Esprits*, qui n'ont pas exercé sur la terre la charité, à l'égard des plus malheureux de la planète, doivent, pour grandir, aller influencer certains richards afin qu'ils se sentent pris du désir de donner à tel ou tel de leurs protégés; et leur Mission, à ces *Esprits*, a été remplie avec succès lorsque leurs protégés ont été secourus.

Un *Esprit* luxurieux qui, quoique dégagé de la grosse matière, a des tendances à se laisser gagner par cette douloureuse passion, doit accepter pour mission d'aller protéger, sauvegarder la vertu des faibles, des êtres menacés par la luxure; et pour cela, non seulement il inspirera de bonnes pensées à ceux-ci, mais il empêchera les êtres malfaisants luxurieux d'en approcher en faisant naître des circonstances, qui ne permettront pas à ceux-ci d'accomplir leurs forfaits. Et il aura gagné des galons lorsque le succès final aura éloigné la victime de son tentateur.

Si un avare conserve dans sa caisse une somme, qui pourrait s'utiliser pour le Bien général, un *Esprit*, qui fut un grand dissipateur, aura pour mission de donner à cet avare la pensée d'une *spéculation heureuse* qui décidera l'avare à confier ses fonds à une administration philanthropique quelconque. L'avare en récoltera des fruits mais le plus heureux sera l'*Esprit inspirateur missionnaire* qui aura donné aux malheureux, grâce à la libéralité intéressée de cet avare, des bienfaits inattendus.

Un jaloux, un envieux, arrivant dans le champ de l'erraticité bien disposé à s'amender, aura aussi, lui, une mission qui lui sera particulière. Il encouragera la vertu, le mérite afin de pousser l'être au bien et il travaillera pour lui faire conquérir des palmes. L'orgueilleux abdiquera; il deviendra humble, se fera petit et secourera, protégera, aimera davantage, que tout

autre, les déshérités des biens de la terre. Le paresseux prendra des missions où son zèle sera redevenu infatigable. Le coléreux deviendra doux, patient, demandera des travaux où sa patience plus que toute autre vertu, sera mise à l'épreuve. Le gourmand est un Esprit qui, quoique dans le champ de l'erraticité, a encore des tendances à vouloir se repaître, avec sensualité, de toutes sortes de mets. Il regrette de ne plus avoir les organes du goût à satisfaire.

Eh bien, s'il assiste encore à quelques banquets terrestres, dans le champ de l'erraticité, ce sera pour protéger ceux qui commettraient des abus en s'exposant à tuer la bête.

Voilà des Missions d'ordre matériel, qui sont données, de préférence, aux Esprits matériels habitant le champ de l'erraticité.

Voyons les Missions morales et intellectuelles qui seront du ressort d'autres Esprits plus évolués.

Les Missions morales consisteront à empêcher l'*incarné* ou le *désincarné*, que le Missionnaire protégera, de se délecter du mal fait au prochain de quelque nature qu'il soit : d'ordre moral, physique ou intellectuel.

Par exemple, lorsqu'un enfant court un danger, sa mère doit l'en garer et l'empêcher, quitte à lui déplaire, d'aller dans tel ou tel endroit où il pourrait se perdre : tel sera l'*Esprit-Missionnaire d'ordre moral* ; il doit suivre son protégé en tous lieux et l'empêcher, par un pouvoir hypnotique bienfaisant, de commettre l'acte qui pourrait le mettre en déchéance ; lutter avec le courant opposé, qui enveloppe son protégé (et qui est l'acte mauvais qui lui est suggéré d'en bas) afin qu'il n'y cède pas.

D'où nous voyons que les Esprits-Missionnaires, d'ordre moral, sont nécessaires aux hommes qui, sans eux, seraient livrés au courant inférieur.

Mais, me direz-vous, si les hommes sont empêchés de faire le mal par les Esprits-Missionnaires qui les dirigent, que devient l'application de la loi du libre arbitre ? L'homme resterait donc soumis à une force négative ?

Oui et non : c'est-à-dire que l'homme, tout à fait mauvais, vicieux, n'est plus susceptible de recevoir la bonne impulsion ; le bon désir de l'Esprit protecteur missionnaire (celui-là malheureusement se noie, en attendant de meilleurs jours), mais l'autre, cet Esprit simple, ignorant, qui n'a pas encore la force de réagir contre le feu de ses passions naissantes, celui-là a toujours, attaché à ses pas, cet Esprit bienfaisant qui, le conduisant par la main, lui ouvre les voies larges qui conduisent à Dieu.

C'est vers ces faibles que se dirigent les *Esprits-Missionnaires* appelés à faire progresser leurs frères dans l'ordre moral correspondant à leurs besoins.

Voyons maintenant ce que font les Esprits, envoyés en Missions, dans le champ de l'erraticité, et spécialement affectés aux biens de l'ordre *intellec-*

uel. Ceux-là feront croître et grandir la mentalité de leurs frères, c'est-à-dire, qu'ils assisteront à leurs progrès mentaux et les dirigeront dans la voie intellectuelle qui leur est ouverte.

C'est ainsi que des musiciens, des poètes, des littérateurs, des peintres, des sculpteurs — et tous hommes de métiers industriels ou commerciaux — auront pour doublures ou pour aides des Esprits spéciaux attachés à leur mentalité pour les faire progresser dans l'art ou le métier qu'ils doivent développer et cela depuis l'homme de génie, inspiré dans ses propres œuvres, jusqu'au plus petit et plus infime ouvrier, qui commence à former son intellect à une faculté quelconque.

Par ce qui précède, nous voyons que, lorsque le *désincarné* a atteint le *champ de l'erraticité*, il a mille branches qui lui sont ouvertes et dans lesquelles il peut exercer ses facultés physiques, morales et intellectuelles; il peut même, dans une certaine mesure, réparer le mal qu'il a fait à ses semblables lorsqu'il était *incarné* en protégeant, dans l'éther, ceux qu'il a abandonnés sur la planète terrestre et qu'il avait la mission de sauvegarder des dangers de toutes sortes dont ils étaient entourés.

C'est ainsi que certains individus sur la terre, après la mort d'un de leurs ennemis, qui leur avait causé le plus grand préjudice moral ou matériel, se sentent allégés tout à coup et reconquièrent, petit à petit, leurs avantages perdus. C'est que cet ennemi, une fois rentré dans le *champ de l'erraticité*, a déclaré qu'il voulait réparer le mal qu'il avait fait à tel ou tel. Et, dès ce jour, il se déclare le protecteur de celui à qui il a causé tel ou tel préjudice et tâche de lui faire reconquérir, par des moyens honnêtes, les biens qu'il avait compromis quand il était en rapport avec lui sur la terre.

Il est bien consolant pour l'homme honnête de savoir qu'il peut réparer, même là-haut, dans une certaine mesure, le mal qu'il a fait à son frère. Cependant il ne faut pas oublier que, pour être en état de satisfaire à cette réparation, il est avant tout urgent, après la désincarnation, de ne pas choir dans l'abîme des sous-plans, ni d'errer à l'aventure, comme quantité de chemineaux fluidiques, qui préfèrent la misère, l'ignorance et les maux de toutes sortes, qu'engendre leur malsaine fluidité, au travail des Missions.

Ceux-là ne nous écoutent pas et sont pris tôt ou tard dans le train des « *réincarnations* » de troisième ordre et repeuplent la terre dans des régions arriérées ou vont à destination de planètes inférieures.

Ayons donc peur de nous laisser enrôler avec ces malheureux... et travaillons, sans cesse, pour arriver au plus tôt, après notre mort, dans le champ de l'erraticité, où est le commencement de la vraie vie spirituelle, de cette vie qui, montant toujours, nous conduira aux suprêmes étapes.

Là, dans ce séjour, nous trouverons des maîtres, des professeurs qui, de

suite, si nous le voulons bien, nous enrôleront dans leurs phalanges avec lesquelles nous marcherons comme une seule âme, tellement elles sont méthodiquement organisées.

Quelle superbe vue, mes amis, que toutes ces phalanges allant, venant, montant, descendant dans ces étapes lumineuses!... Quelle grandeur et quelle majesté elles comportent!... C'est la vie, le mouvement partout; ce n'est qu'un cri d'amour, cri qui fait battre tous ces cœurs de *Missionnaire* voués à la fraternité!...

Mes amis, je vous veux au plus tôt dans ces phalanges!... Vous êtes déjà à une bonne école, vous y resterez là-haut!... C'est moi qui mettrai, à *quelques-uns* sur la poitrine, la *vraie* Légion d'honneur en leur faisant prendre place dans ces légions bénies.

Je vous attends et vous souhaite la bienvenue!

UN BON GUIDE.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XX

Les pèlerinages.

De tout temps, les hommes ont compris qu'en se réunissant pour prier, ils augmentaient dans de notables proportions la force et l'intensité de leurs prières; et sans se rendre compte des effets occultes qui pouvaient se produire, ils sentaient instinctivement que les invocations faites en commun montaient plus facilement vers la divinité. Aussi, à toutes les époques, comme de nos jours, il y a eu des lieux consacrés, des sanctuaires vers lesquels les peuples se rendaient en foule, à certaines époques déterminées. En Grèce, les sanctuaires de Jupiter, d'Apollon et d'Esculape voyaient rassembler des milliers de fidèles accourus de tous les points de la République pour se mettre sous la protection des dieux. — En Chine, au Thibet, dans l'Inde, des multitudes se rendent dans certains temples pour unir leurs prières. — Le véritable Mahométan doit faire, au moins une fois dans sa vie, le voyage de La Mecque, et dès les premiers temps du christianisme, saint Augustin, dans « *la cité de Dieu* », et saint Jérôme, dans ses épîtres, nous apprennent que les tombeaux des martyrs étaient des lieux de pèlerinage

(1) Voir les numéros de la Revue de 1901 et de 1905.

près desquels les fidèles se réunissaient pour demander par leurs prières un soulagement à leurs maux.

Pendant le moyen âge, avant les croisades, des milliers de pèlerins se rendaient en terre sainte, et ceux qui en revenaient racontaient tous les tourments qu'ils avaient endurés, tous les outrages qu'ils avaient subis de la part des infidèles. Ces récits, répandus dans les masses, contribuèrent en partie à préparer ce mouvement gigantesque qui allait lancer l'Occident contre l'Orient.

A cette même époque, il y avait en France le pèlerinage au tombeau de Saint-Martin de Tours, en Espagne, celui de Saint-Jacques de Compostelle, et en Italie, celui de Notre-Dame de Lorette. Enfin de nos jours, entre autres sanctuaires vénérés, nous avons ceux de la Salette, de Paray-le-Monial et de Lourdes.

..

La cause première de ces pèlerinages a été souvent le récit fait par des enfants ou par des femmes, qui ont vu ou qui ont cru voir l'apparition d'un Être des mondes supérieurs. La base, comme on le voit, est bien fragile, et il est facile, dans cet ordre d'idées, de parler d'hallucinations, de rêveries et même de fraudes. C'est cette dernière explication qui paraît pouvoir être appliquée à l'apparition que deux petits bergers virent dans la montagne de la Salette. On sait que cette prétendue apparition a donné lieu à des discussions très violentes, même entre les membres du clergé : — qu'il y a eu devant le Tribunal civil de Grenoble un procès qui n'a pas tourné en faveur du miracle ; — et qu'enfin, il semble résulter de tous les documents versés à l'enquête qui fut faite à cette époque (1846), que c'est une vieille demoiselle un peu folle, d'une dévotion exaltée, qui joua dans cette affaire le rôle de la Vierge. Les pèlerinages de la Salette n'ont eu du reste qu'une vogue momentanée et aucun fait sérieux n'est venu apporter un appui à la croyance à l'intervention d'un Être de l'Au-delà. Mais l'eau d'une source, que l'on disait née des larmes de la Vierge, procura, — grâce à une réclame des mieux conduites, — de très beaux bénéfices à un couvent qui s'était installé à côté ; l'eau qui devait guérir toutes les maladies était donnée gratis, mais on faisait payer très cher la bouteille qui la renfermait. Enfin, on inventa une nouvelle liqueur, la liqueur de la Salette qui fut chaudement recommandée dans certains milieux.

Ce genre d'opérations commerciales, absolument immoral, ne fut pas longtemps fructueux. Du reste, la croyance à l'apparition ne reposant sur aucune base sérieuse, et ne donnant pas de grands résultats, ne pouvait pas rester longtemps dans les esprits, et les pèlerins eurent bientôt oublié le

chemin d'un sanctuaire auprès duquel ils ne trouvaient, ni au physique ni au moral, le soulagement qu'on leur avait promis.

Je dirai peu de choses du pèlerinage de Paray-le-Monial, au tombeau de Marie Alacoque. J'ai parlé dans une précédente causerie de cette extatique, dont les rêveries avaient donné naissance au culte du Sacré-Cœur. Ces pèlerinages, délaissés depuis longtemps, recommencèrent en 1873, pour des raisons que je n'ai pas à examiner, — et se continuèrent pendant quelque temps, aux cris de « Vive le Pape-Roi. » — Ces démonstrations politico-religieuses ne pouvaient avoir une longue durée : les malheureux ne trouvaient aucun soulagement à demander à la Vierge de sauver Rome, et les pèlerinages de Paray, devenus de moins en moins nombreux, ont complètement cessé aujourd'hui.

Il n'en est pas de même du pèlerinage de Lourdes.

..

Depuis bientôt un demi-siècle il se passe dans ce pays des faits absolument extraordinaires.

Jamais, à aucune époque de l'histoire religieuse, on n'a vu un tel concours de croyants accourir vers un lieu sanctifié. Les pèlerinages, d'abord réduits aux fidèles de quelques départements, se sont bientôt étendus à toute la France, puis à l'Europe, et enfin ils sont devenus mondiaux.

C'est une mode, disait-on il y a une trentaine d'années : — c'est un reste de superstition, et cette superstition disparaîtra quand les générations seront plus éclairées ; cela ne peut pas durer. Et, malgré ces assurances, cela dure toujours ; — chaque année, des foules immenses viennent chercher dans ce sanctuaire un soulagement à leurs maux ; et elles y trouvent ce soulagement. Lourdes, comme on l'a dit, reste le refuge des suprêmes espérances.

Quelque opinion que l'on puisse avoir sur ce qu'on appelle les miracles de Lourdes, on est obligé de reconnaître qu'il s'est produit, et qu'il continue à se produire autour de la grotte, des faits absolument déconcertants.

Pendant de longues années, ces faits ont passionné le monde entier. Des polémiques violentes s'engagèrent entre ceux qui croyaient à ce qu'on appelait le miracle, et ceux qui niaient tous les faits de parti pris, sans vouloir les examiner. Aujourd'hui, bien que les pèlerinages soient aussi nombreux qu'autrefois et que les cures extraordinaires soient encore fréquentes, les esprits se désintéressent de cette question. Pour peu qu'on tienne à passer pour un homme sérieux, on ne veut pas avoir l'air de croire à toutes ces histoires, quitte cependant à se rendre en cachette à la grotte si on se sent atteint d'une maladie que les médecins ont déclarée incurable.

Nous connaissons tous des faits de ce genre qui montrent qu'en présence de la douleur et de la souffrance, l'âme humaine, avide de consolation et d'espoir, se tourne toujours vers cet au-delà auquel elle ne veut pas songer quand la vie lui sourit.

Les hommes de la jeune génération n'ont lu aucun des livres écrits sur cet ensemble de phénomènes extraordinaires qui ont été constatés à Lourdes, et qui méritent cependant à tous égards d'attirer l'attention du penseur.

Parmi ces livres, il en est trois très remarquables : le premier, intitulé *Notre-Dame de Lourdes* (1), par Henri Lasserre, donne l'historique très détaillé des faits qui ont suivi l'apparition. — Le second, *Histoire Médicale de Lourdes*, par le Dr Boissarie, s'occupe surtout de la question au point de vue médical, et fait connaître, avec les procès-verbaux à l'appui, tous les cas qui ont été constatés jusqu'en 1891. — Enfin le troisième, le plus complet de tous, a été écrit par M. Georges Bertin agrégé de l'université, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Dans cet ouvrage intitulé : *Histoire critique des événements de Lourdes*, l'auteur, qui est évidemment un catholique des plus convaincus, n'en est pas moins très intéressant à lire, parce qu'il donne les détails les plus précis, les plus circonstanciés sur les guérisons qui ont été obtenues à Lourdes depuis le mois de février 1858, date de la première apparition, jusqu'au 1^{er} septembre 1904. Ce livre, outre de nombreuses statistiques très curieuses, contient les certificats de plus de deux cents docteurs qui ont constaté des faits de guérison absolument inexplicables pour la science.

..

On ne connaît en général que d'une façon très superficielle l'histoire merveilleuse de Bernadette Soubirous, histoire qui commence comme un véritable conte de fée.

Bernadette, petite paysanne, absolument illettrée, à peine âgée de 14 ans, ramassait un jour du bois mort sur les bords du Gave, avec sa jeune sœur et une de ses amies.

Tout à coup, elle voit à l'entrée d'une grotte une dame vêtue de blanc, qui la regarde avec des yeux doux. Pleine d'étonnement et d'admiration, l'enfant se met à genoux et instinctivement, balbutie une prière : la dame lui fait un signe de la main, et disparaît en souriant. — Les deux autres petites paysannes n'avaient rien vu. — Bernadette conte l'aventure à ses

(1) L'ouvrage de M. Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes*, a été traduit en vingt-deux langues.

parents qui haussent les épaules. Une dame, lui disent-ils, ne se promène pas en robe blanche dans la montagne pendant l'hiver. — L'apparition avait eu lieu le 11 février 1858. — Le lendemain, Bernadette revient à la grotte et voit de nouveau la dame. — Elle en parle encore à ses parents qui, voulant faire cesser les divagations de leur enfant, lui défendent d'aller désormais chercher du bois sur les bords du Gave.

Mais Bernadette, poussée, dit-elle, par une force invisible, est toujours attirée vers la grotte. Autorisée enfin par ses parents, elle y revient tous les jours, le plus souvent sans rien voir, malgré ses ardentes prières: du 28 février au 16 juillet l'apparition se montrera à elle dix-huit fois, à partir de cette date, elle ne verra plus rien (1).

Pendant ces visions, l'enfant est en extase, mais dans une extase particulière; — elle ne perd ni sa volonté, ni sa personnalité. Elle n'est nullement étrangère au monde extérieur: seulement, sa figure s'éclaire de ce rayonnement caractéristique spécial aux extatiques, et sa pensée comme son regard sont concentrés vers l'entrée de la grotte où apparaît l'Être qu'elle prétend apercevoir. — Par moments elle semble écouter; puis ses lèvres remuent sans que des sons soient proférés. — Elle parle, dit-elle, avec la dame qui lui a annoncé qu'elle est la Vierge, l'Immaculée conception, qu'il faut prier, faire bâtir une chapelle, et employer pour se guérir, l'eau qui allait jaillir du fond de la grotte. — Bernadette, sur les indications qui lui furent données par l'entité, gratta la terre avec ses mains. Quelques gouttes d'eau apparurent à la surface; — puis elles devinrent plus nombreuses; et un mince filet coula vers le Gave. Quelques semaines après le jet était de la grosseur d'un bras d'enfant, et depuis cette époque la source débite cent mille litres d'eau par jour. — Or, à la connaissance de tous les habitants du pays, il n'y avait jamais eu la plus petite source dans la grotte. Voilà un fait matériel bien certain, qui a été facilement vérifié, et sur lequel on ne peut établir le moindre doute.

Mais y a-t-il eu un miracle dans le sens toujours assez vague du reste que nous donnons à ce mot? — Non sans doute. — Il y avait là, évidemment, une source qui trouvait son écoulement dans le Gave par une autre voie. L'intelligence qui se communiquait voyait cette source, et il a suffi qu'elle indiquât à Bernadette de déplacer quelques cailloux pour que l'eau, qui était à fleur de terre, prit un autre cours.

Ce fait très simple mais difficilement explicable à ce moment, devait

(1) Bernadette, après sa dernière apparition, fut recueillie par charité dans un hospice. D'une intelligence au-dessous de la moyenne, elle n'apprit à lire et à écrire qu'à l'âge de 18 ans. Plus tard elle prit l'habit de dames de Nevers et alla habiter cette ville où se trouvait la maison mère de cet ordre. Elle accomplit très régulièrement tous les devoirs imposés par la règle de la maison, sans jamais donner le moindre signe d'une exaltation quelconque dans ses facultés: elle n'eut plus aucune vision, et elle mourut à 35 ans affirmant de toutes ses forces à son lit de mort les déclarations qu'elle avait faites le premier jour.

frapper vivement les imaginations, et être considéré comme absolument miraculeux. — Pendant ce temps, il s'était produit des guérisons inespérées parmi les habitants de Lourdes qui s'étaient servi de cette eau. Les esprits se surexcitaient ; les imaginations méridionales donnaient aux faits les plus simples des proportions inouïes.

De tous les environs, les paysans accouraient pour voir la Sainte (1). En présence de ce mouvement étrange, les autorités s'émurent. La police, après avoir interrogé Bernadette à différentes reprises, lui défendit d'aller à la grotte. Elle alla jusqu'à la menacer de la prison, et elle fit enlever tous les ex-voto que les malades avaient déjà déposés au pied de la montagne. Enfin on établit une barrière autour de la grotte, et le garde-champêtre fut chargé de veiller à ce que personne ne s'en approchât.

Cette mesure indisposa beaucoup de gens, mais en fit rire beaucoup d'autres : elle rappelait trop ce qui s'était passé autour du tombeau du diacre Pâris. On enleva bientôt la barrière.

Quant au clergé, il resta au début dans la plus grande réserve, dans la plus complète circonspection, et l'évêque de Tarbes défendit aux prêtres de se rendre à la grotte.

..

Voilà en quelques mots la genèse de ce mouvement religieux qui allait en peu de temps prendre des proportions incalculables.

Lorsqu'une enquête sérieuse eut démontré qu'il y avait des cas indéniables de guérisons extraordinaires, le clergé s'empara de l'idée, la fit sienne, et l'appuya de toute son influence. Mais ce ne fut qu'en 1862, quatre ans après l'apparition, que l'évêque de Tarbes autorisa les cérémonies religieuses autour de la grotte, et le pape Pie IX attendit jusqu'en 1868, pour proclamer la croyance à ce miracle. Je n'insisterai pas sur les phénomènes de toute sorte qui se sont produits autour de la grotte. Ils se trouvent, très détaillés, dans les ouvrages que j'ai cités plus haut, et dont je ne saurais trop recommander la lecture à ceux qui ne veulent pas accepter les opinions toutes faites, et qui cherchent à s'en faire une par eux-mêmes. Les spiritualistes pourront peut-être trouver dans l'étude des documents qui ont été rassemblés, une preuve à l'appui de leurs théories, c'est-à-dire la manifestation d'une entité de l'au-delà venant, — pour des motifs que j'essaierai

(1) Les historiens de Lourdes rapportent que les parents de Bernadette qui étaient dans la plus grande misère ne voulurent jamais accepter ni les présents, ni les secours, ni même les simples provisions de bouche qui leur étaient offerts de tous côtés. — Un jour, une dame étrangère glissa un rouleau d'or dans la poche de l'enfant. Celle-ci le rendit aussitôt en rougissant et en disant avec un sérieux bien au-dessus de son âge, qu'il ne fallait jamais rien lui donner. — Ce fait de l'ordre moral a une certaine importance pour ceux qui veulent étudier sérieusement cette question.

d'expliquer plus tard, — se mêler aux actions humaines, pour montrer, à ceux qui veulent voir, l'existence du monde invisible.

Au début, comme je l'ai dit, l'administration, la justice et même le clergé étaient absolument opposés à la croyance à une apparition ; et il était inconcevable, disaient tous les dirigeants, qu'on pût ajouter foi au récit d'une enfant au cerveau malade, probablement suggestionnée par des personnes intéressées. Mais quelles pouvaient être les personnes intéressées dans cette question ? — On n'en trouvait pas.

Comme l'enquête sur l'apparition de la Salette avait paru démontrer qu'une créature humaine pouvait parfaitement jouer le rôle de la Vierge, on imagina qu'une dame de Lourdes, craignant d'être surprise dans un rendez-vous, s'était avancée sur le bord de la grotte pour empêcher Bernadette d'y entrer. Mais comme il fut immédiatement démontré que cette dame était en ce moment malade et alitée (1), et comme le phénomène s'était du reste reproduit dix-huit fois, on renonça à cette explication naïve, et on se contenta de dire que Bernadette était hystérique et hallucinée.

Eh bien après ? Supposons que Bernadette n'ait rien vu ; qu'elle n'ait été qu'une menteuse ou une folle. Ses déclarations et les conséquences incalculables qui en ont été la suite, ne présentent pas moins à l'esprit du penseur un phénomène psychologique des plus intéressants. — Il reste à expliquer en effet, comment cette imposture ou cette folie d'une enfant de quatorze ans, a pu donner naissance à ce mouvement prodigieux qui a remué tous les peuples et les a jetés suppliants aux pieds des roches de Massabielle. Toutes les classes de la société, toutes les intelligences, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus élevées, se sont rencontrées dans ce sanctuaire, et le matérialiste venu pour voir, se demande avec étonnement, après avoir vu, comment de tels élans de foi, et comment des phénomènes physiques si inexplicables peuvent se produire depuis un demi-siècle à la suite d'une prétendue vision qu'aurait eue une enfant malade.

Mettre tous ces faits, de l'ordre physique et de l'ordre moral, sur le compte de l'aberration ou de la bêtise humaine ; — dire gravement que tous ceux qui vont à Lourdes ont le cerveau affaibli, — est chose facile, mais absolument déraisonnable.

Nous verrons dans la prochaine causerie comment on peut envisager, au point de vue spiritualiste, cette mystérieuse question.

SENEX

(à suivre).

(1) Mme P..., qui avait été l'objet de cette accusation calomnieuse avait accouché trois jours avant l'apparition, c'est-à-dire le 8 février, d'une petite fille qui fut inscrite le 9 sur les registres de l'état civil de Lourdes.

Errata.

Bien que les épreuves aient été corrigées avec le plus grand soin, des erreurs assez grossières se sont encore glissées dans ma dernière causerie.

P. 721, in-fine : au lieu de : bons à être cloués, lire bons à être classés.

P. 722, 19^e ligne : au lieu de : la matière supposée jadis indescrivable, lire : supposée jadis indestructible.

P. 723, 12^e ligne : au lieu de : pourra acquérir des énergies magnifiques, lire des énergies magnétiques.

P. 724, 5^e ligne : au lieu de donner le résultat dont elles sont faites ; lire donner le métal dont elles sont faites.

P. 725 in-fine : au lieu de : vers les deux piscines de Lourdes, lire simplement les piscines.

VIEILLE ANNÉE — NOUVEL AN

A MON AMI LÉOPOLD DAUVIL

— I —

Quelques heures encor, l'aiguille du cadran
Des ans aura marqué le moment périssable
Où descend, en criant, le dernier grain de sable
De son globe, et Janvier viendra prendre son rang.

Il est dans le passé des jours que l'on regrette,
Des ans que, dans leur course, on voudrait retenir,
Car on sait que cela ne saurait revenir,
Et que pour nous demain la tombe sera prête.

L'éloignement ajoute un grand charme aux couleurs ;
Les horizons voilés ont des lueurs plus douces ;
L'azur enveloppé rend plus fraîches les mousses,
Et l'on peut presque aimer ses anciennes douleurs.

Alors qu'on a gravi le haut de la colline,
Où, joyeux, tour à tour, monte le genre humain,
Quel que soit son attrait, il faut, sur le chemin
Parcouru, retourner quand la force décline.

Lorsqu'on a dépassé la saison des lilas
Qui prêtaient à nos jeux leurs odorantes voûtes,
L'herbe de leurs sentiers, il faut changer de routes,
Et prendre celle des sombres cyprès, hélas !

Celle qui mène aux croix noires, aux tombes blanches,
Recouvrant la dépouille informe des défunts,
Dont quelques-uns, grisés d'encens et de parfums,
Possédant beaucoup d'or, n'ont plus que quatre planches !

Celle qui mène où tout n'est que détresse et deuil,
Où la nuée obscure, en plis funèbres, flotte,
Où le vent du sépulcre incessamment sanglote,
Où l'on tombe à genoux sur les bords d'un cercueil ;

Oublier, qu'on disait, au milieu des délires,
La chanson de l'amour sur un archet vainqueur,
Se rappeler qu'au rire invincible et moqueur,
A succédé la voix grave et triste des lyres.

Mais, en mon cœur pourquoi surgit ce doute amer :
Se peut-il que la pâle et douce bien-aimée,
Gardant sur le Passé sa paupière fermée,
Dans l'Au-delà divin cesse de nous aimer !

Loin de nous tout s'en va, c'est le destin des choses !
Et plaintes et regrets sont vains et superflus,
Aussi, quoique comptant douze longs mois de plus,
Rien ne viendra plisser mes lèvres demi-closes.

Les ans ne comptent point en plus : ils sont en moins.
Chaque jour marque un pas vers notre délivrance ;
Un an de plus, c'est un an de moins de souffrance,
De dégoûts et d'ennuis et de pénibles soins.

Chaque jour écoulé nous rapproche du terme
Qu'on a nommé le roi des épouvantements,
Oubliant qu'il met fin aux terrestres tourments,
Et que s'ouvre le ciel quand le tombeau se ferme.

— II —

Plus de vers, ai-je dit devant ses doux yeux clos
A jamais ! plus de vers. Mais comment, de mon âme
Empêcher de jaillir la dévorante flamme ?
Et de mon cœur, comment refréner les sanglots ?

J'ai rejoint les fragments d'une lyre brisée,
Et ne puis en tirer que des accords dolents ;
Je trouve durs ses fils d'or sous mes doigts tremblants,
Et la liqueur amère en la coupe irisée.

Point de bonheur, ô chère épouse, quel qu'il soit,
Si mon âme avec ton âme ne le partage ;
Sans toi, je renonce à l'immortel héritage :
Oh ! plutôt le néant que l'Au-delà sans toi !

— III —

Va, fuis et disparais, dis-je à la vieille année
Que, dans son souffle froid, semble emporter l'autan ;
Funeste année, année inféconde, va-t'en !
Va-t'en avec la face affreuse et décharnée.

Le soleil radieux, dont le rayon glissant,
Va se désaltérer aux perles des fouillées,
N'a trouvé que des eaux fétides et souillées,
Et n'a bu qu'à des mers toutes rouges de sang.

Seigneur, finira-t-il bientôt ce temps d'épreuves ?
Va-t-on continuer toujours à s'égorger ?
Enfin cessera-t-on de fondre et de forger
L'acier noir qui fait tant d'orphelins et de veuves ?

Votre œuvre à tous l'apprend : vous n'aimez que la paix,
Les lacs bleus, les prés verts, les grands monts et les plaines
Blondes que les zéphirs courbent sous leurs haleines ;
Vous n'aimez que les nids chantants, les blés épais.

Dans son fatal trajet la Mort par moi suivie,
M'a fait voir qu'on attache un sens faux au trépas ;
Que trompeuse est la Mort, qu'elle n'existe pas,
Et qu'on peut la nommer la mère de la Vie.

Mais vous avez la feuille, inutile au sentier,
Et qui peut féconder la couche végétale :
Faut-il pour que la fleur parfume son pétale,
Que le sang des humains y coule tout entier ?

Aucun mortel n'a pu pénétrer ce mystère ;
Mais le croyant se doit très souvent d'y penser,
Quand donc, Destin cruel, pourras-tu te passer
De ces restes humains pour engraisser la terre ?

— IV —

Nouvelle année, ô toi qui, perçant ta prison
Comme l'oiseau son œuf, vas en sortir joufflue
Et rose, ainsi qu'un être en qui la vie afflue,
En blancheur viens changer notre noir horizon !

Et nous aurons pour toi gratitude infinie,
Quand ton baume si doux aura pu nous panser,
Comme un parfum que rien ne saurait effacer,
Tu resteras au cœur, regrettée et bénie.

JEAN ROUXEL.

France et Allemagne. — La paix

Dans la *Revue* du mois dernier, nous avons dit que le *Matin* avait écrit aux hommes les plus qualifiés pour parler au nom des « pacifistes » et qu'il leur avait demandé : « Croyez-vous sincèrement qu'il y ait un rapprochement possible entre la France et l'Allemagne tant que subsistera le traité de Francfort ? Et si vous ne le croyez pas, dites non tout haut. Vous éveillerez un écho profond dans l'âme française. »

Tous ont fait la même réponse, à savoir qu'aucune entente sérieuse ne sera possible si la question d'Alsace-Lorraine n'est pas d'abord résolue ; mais tous, à cette occasion, ont prononcé des paroles qui méritent d'être retenues et propagées. On a lu la lettre que nous avons reproduite du professeur allemand Wolenaer. Donnons maintenant quelques extraits de deux lettres, publiées dans le *Matin* du 12 octobre, une de l'ancien député d'Alsace au Reichstag, Aug. Lalance ; et une autre du Russe Novicoff.

« Je ne puis, dit Aug. Lalance, qu'approuver ceux qui préconisent un rapprochement sincère et définitif entre ces deux peuples, car, ainsi que l'affirmait la fameuse brochure allemande de 1890 (*L'avenir des peuples de l'Europe centrale*) on ne trouve pas dans l'histoire un second exemple de deux peuples en état de se causer de si grands maux sans que le vainqueur ait pu jamais retirer un réel avantage de sa victoire. Il n'existe pas d'autre exemple de deux nations dont, pour toutes les nécessités de la vie, comme pour les besoins de leur politique et de leur vie intellectuelle, les destinées soient aussi intimement liées les unes aux autres que celles de l'Allemagne et de la France. Leur inimitié n'est-elle pas une folie ? »

« Puisqu'il y a encore au xx^e siècle un droit de la guerre, il faut bien reconnaître que l'Alsace-Lorraine est aujourd'hui propriété de l'Allemagne en vertu de ce droit.

« Cela ne doit toutefois interdire ni aux Français ni aux Allemands le droit de se demander si l'Allemagne n'aurait pas intérêt à échanger volontairement ces territoires contre autre chose qui lui serait plus utile, puisque ce serait la condition posée par la France pour obtenir son amitié. » . . .

Nous ajouterons, nous, en manière de commentaire, que la guerre et particulièrement la guerre de conquête n'est pas autre chose qu'un crime, — un peu plus monstrueux que les autres, voilà tout ; — que, par conséquent, il ne peut pas être plus question de droit pour ce crime, que pour les autres. Pour régler le différend de la France et de l'Allemagne il ne doit être fait

appel qu'à la justice, parce que c'est cette justice qui constitue le droit. C'est bien ainsi, du reste, que conclut M. O. Novicoff dans les lignes suivantes qui terminent sa lettre :

« Toute la question se résume donc à ce point capital : les Alsaciens se sentent-ils *Allemands* (comme on l'affirme à Berlin), ou *Français* (comme on l'affirme à Paris) ? Or, pour savoir de quelle nationalité un homme se sent faire partie, il n'y a qu'un moyen : le demander à cet homme.

« On voit donc que la solution de la question de l'Alsace-Lorraine n'est possible que par un plébiscite. Si les Alsaciens se prononcent en majorité pour la France, l'Allemagne devra se conformer à leurs vœux et rétrocéder cette province.

« Telle est la solution conforme au *droit*. Or, si une question n'est pas réglée en vertu du droit, elle ne peut pas être réglée du tout. La force ne peut que *créer* les questions ; le droit seul peut les *résoudre*. »

Notons cependant que, pour que cette conclusion soit rigoureusement juste, ce n'est pas tous les habitants actuels de l'Alsace-Lorraine qu'il faudrait convoquer à un plébiscite, mais bien les seuls Alsaciens-Lorrains nés français ou d'origine française, à l'exclusion absolue des nombreux Allemands qui se sont établis depuis trente-cinq ans dans les pays annexés. Or, le résultat de cette consultation n'est pas douteux, et nous craignons fort qu'elle ne soit pas tentée. C'est pourquoi nous ne serions pas ennemi d'une mesure de conciliation qui consisterait, par exemple, à concéder à l'Allemagne, en échange de nos provinces rendues, certains droits et avantages dans une ou plusieurs de nos colonies.

Qu'on se rende bien compte de ceci : c'est que, tôt ou tard, — la chose est inévitable et pour ainsi dire fatale, — la France et l'Allemagne fraterniseront, parce que l'une et l'autre abritent entre leurs frontières des familles humaines qui sont sœurs, et qui bien que parlant une langue différente, mais n'ayant pas moins des âmes d'égale élévation, partagent nécessairement les mêmes sentiments et les mêmes aspirations. Et ces aspirations, cela est certain, elles ne les réaliseront entièrement que lorsqu'elles auront fait disparaître jusqu'aux dernières traces de leur désaccord séculaire.

Il est possible que la raison du plus fort soit la meilleure chez les sauvages ; mais chez les peuples civilisés et vraiment dignes de ce nom, c'est la raison du plus juste qui a l'avantage.

Les canons et les fusils n'ont que faire quand les cœurs s'entendent. Ce ne sont pas les diplomates, même les plus habiles, qui sont les vrais instruments de la paix : non, c'est le concert des bonnes volontés. Le Japon et la Russie ont signé un traité de paix ; mais est-ce que la Russie a la paix ? Le sang coule sur tous les points de ce vaste empire ; et le monde atterré assiste, à l'heure qu'il est, à d'effroyables massacres, à des tueries, des bou-

cheries sans nom. C'est en vain que l'autocratie cherche à barrer la route au géant Révolution : coûte que coûte ce géant veut passer et passera.

Au même moment où nos malheureux voisins et alliés sont en proie à toutes les horreurs de la tempête déchaînée, nous, nous voguons joyeux sur une mer tranquille, et nous célébrons les fêtes grandioses de la Mutualité.

La mutualité, c'est le premier grand coup porté à l'égoïsme ; c'est l'entrée en lumière et en fonction de l'auguste solidarité ; c'est le premier et plus solide jalon de la paix entre les hommes.

Songons donc moins à observer la formule antique et menteuse : *si vis pacem para bellum*. Si nous voulons la paix, gardons-nous de préparer la guerre ; appliquons-nous plutôt à préparer, selon la parole et le vœu du poète, les États-Unis d'Europe. — Travailler pour le bonheur des autres, c'est travailler à son propre honneur.

ALGOL.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (Suite).

§ 7.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Nous avons dit dans notre Introduction que nous avions à lutter contre la routine et l'indifférence, nous pouvons en donner une preuve immédiatement.

Ce que surtout l'on repousse dans notre doctrine, c'est le système de la réincarnation — tel du moins que nous le présentons. Effectivement, on admet bien sans aucun doute le principe de la résurrection, mais seulement en tant qu'elle nous conduit à la vie éternelle. Quant à retourner sur cette terre ou dans l'un des mondes habités pour y recommencer une nouvelle existence avec toutes ses phases, toutes ses épreuves, c'est là ce que la généralité ne paraît nullement disposée à accepter.

Quel est le motif d'une pareille répugnance ? A la rigueur, quand, faisant un retour sur notre vie passée, on se rappelle les douleurs de l'enfance, les déceptions et les difficultés de toute sorte que l'homme fait rencontre sans

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai à juillet, septembre à novembre.

cesse sur ses pas, les injustices et les ingratitude, dont les uns et les autres nous avons tous été victimes, on conçoit jusqu'à un certain point que la perspective de voir se renouveler ces tribulations, soit peu faite pour nous donner le désir ou le courage de les affronter de nouveau.

Mais là n'est pas la véritable raison. Comme chacun croit avoir bien rempli sa tâche; et que d'ailleurs, dans tous les cas, on peut y suppléer à l'aide de moyens faciles et à la portée de tous, l'état de choses, tel qu'on le leur a enseigné, leur plaît. Aussi, nous disent-ils avec une incroyable résolution: Je veux m'y tenir. Telle est en effet la réponse que plus d'une personne m'a faite, et même des gens bien posés.

Franchement, n'est-ce pas là plus que de la naïveté? En effet, je comprendrais ce langage, et peut-être même serais-je de leur avis, si nous avions le choix; mais, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, n'est-il pas vrai qu'en dépit des fausses idées qui ont pu être émises, il faudra toujours en venir à ce qui est réellement? Par suite, que cette partie de notre doctrine plaise ou ne plaise pas, qu'elle réponde ou non aux idées, que nous nous étions faites, ce n'est pas là ce qui doit nous préoccuper. Ce qu'il faut rechercher avant tout, c'est si le système est logique, conséquemment s'il est vrai et si de plus il doit être admis.

Or, sur ce point, que de considérations, que de raisons nous pouvons invoquer! « La vie humaine, dit Pezzani, *loc. cit.*, est une épreuve. Quand « cette épreuve n'a pas été satisfaite, quelle conséquence doit-elle avoir?

« Voilà une créature qui avait son œuvre à faire par sa faute elle ne l'a « pas ou l'a mal faite. Lequel vaut mieux, dans l'ordre des choses, pour la « beauté de cette vie et la perfection de la puissance qui préside à l'uni-
« vers, que cette créature dégradée s'éteigne sans rémission et s'évanouisse
« au sein de l'être, toute souillée de ses péchés, ou que, gardant le senti-
« ment, et persistant dans sa personne, elle ait, après cette vie, une vie
« nouvelle destinée à la réparation et à l'expiation? Lequel vaut mieux rai-
« sonnablement de ne la soumettre qu'à une épreuve qui peut bien être mal
« prise, comme dans le cas que nous examinons, ou de lui en ménager plu-
« sieurs, parmi lesquelles une, enfin acceptée, comme elle doit l'être, sau-
« vera une âme qui, sans cela était perdue sans retour?... Où serait pour
« Dieu la gloire, où serait la sagesse à frapper de néant, après quelques
« années, un être qu'il n'a sans doute pas fait pour finir en méchant? Ce
« serait désespérer de son ouvrage et il ne doit pas désespérer. Désespérer
« est faiblesse et Dieu est souverainement fort..... »

Que répondre à des paroles aussi bien senties, à des arguments aussi nettement, aussi fortement présentés? Rien sans doute. Aussi essaie-t-on de présenter l'objection sous une autre forme. En définitive, nous dit-on, puisque, d'après vous, nous ne mourons pas et qu'à la vie terrestre succède

immédiatement la vie spirituelle pendant laquelle notre instruction se perfectionne, en quoi une réincarnation peut-elle être utile ? Pourquoi ne nous serait-il pas donné de compléter, pendant cette dernière existence, notre éducation sur les divers points qui ont laissé à désirer, et d'accomplir ainsi notre œuvre ?

La réponse est fort simple.

Pour marcher de plus en plus dans la voie du progrès, il faut que, jusqu'au bout, l'homme ait été en butte au dépit, à la souffrance qui est une initiation à la lumière ; il faut que jusqu'au dernier moment il ait été aux prises avec les passions et qu'il ait su en triompher ; il faut en un mot que sa vie entière se passe dans la lutte et le combat. « Nul ne peut, dit Bal-lanche, franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation humaine... »

Or, nous disent les esprits, dans la vie céleste on apprend, on se fortifie, on prend des résolutions, on gagne en moralité, en intelligence, en science ; mais on ne peut pas mériter, puisqu'on ne subit pas d'épreuves. Là est le point essentiel. Ce n'est donc que dans la réincarnation, c'est-à-dire, dans le renouvellement d'une vie mondaine, autant de fois que cela sera nécessaire, que l'on pourra atteindre ce résultat.

C'est trop évident pour que je puisse avoir besoin d'insister. Je vais donc passer à d'autres objections.

Ici, je me trouve en face de puissants adversaires qui, pour combattre notre doctrine, n'ont pas craint d'avoir recours à leurs prêches et à leurs mandements. A cette occasion, on est descendu jusqu'à la raillerie. Ce que nous appelons la réincarnation, on le nomme une métamorphose ; et, faisant revivre tout ce qui, sur ce sujet, a pu être écrit d'excentrique, ou même d'extravagant, on nous l'attribue, prétendant que nous nous le sommes approprié.

Je me garderai de suivre ceux qui nous attaquent ainsi dans ce que j'appellerai leurs divagations. Je les laisse parfaitement libres de croire, ou, pour mieux dire, de feindre de croire que, d'après nous, l'homme provient, en ligne plus ou moins directe d'une plante légumineuse, ou que, avant d'animer son corps, son esprit a vivifié celui d'un ou de plusieurs animaux. Tous ces contes absurdes, je ne veux pas même prendre la peine de les réfuter, ce serait leur faire beaucoup trop d'honneur.

Il est cependant une partie de leur argumentation, que je ne saurais laisser passer sans réponse, surtout alors qu'elle a été complaisamment reproduite par la presse locale.

« Voulez-vous voir, nous dit-on, quelle doit être la conséquence de votre doctrine ? La voici : l'homme peut impunément se livrer à toutes les débauches, satisfaire toutes ses passions, même les plus viles sans avoir à

« en rougir ; car de métamorphose en métamorphose, il se purifiera, pour
 « arriver après maintes transformations plus insensées les unes que les
 « autres, au centre d'une planète quelconque, où, comme l'homme ver-
 « tueux, il trouvera une nouvelle vie pleine d'enchantements... »

Je veux croire que le prêtre, orateur distingué du reste, qui, du haut de la chaire, a tenu un pareil langage, était de bonne foi. Mais, même dans ce cas, ne serais-je pas autorisé à lui dire qu'il a dépassé toutes les bornes ? N'importe. Il m'est trop facile de répondre au fond, pour que je m'arrête à la forme.

Effectivement, je le demande à tous, où a-t-on vu dans notre doctrine, telle que nous l'avons exposée plus haut, que nous incitons l'homme par l'appât de l'impunité à la satisfaction de toutes ses passions, de tous ses vices ? Est-ce parce que nous disons que le souverain arbitre de toutes choses est un Dieu de bonté et qu'il est toujours disposé, après lui avoir donné le temps et le moyen de se produire, à accueillir le repentir ? Mais pourquoi, puisque l'on attaque notre système, ne le reproduit-on pas tout entier ?

Que disons-nous ? que l'homme est admis, non à se métamorphoser expression impropre et peu digne d'une argumentation sérieuse, mais à se réincarner. En outre, et ceci est surtout important, qu'ajoutons-nous. Nous enseignons que chaque existence porte avec elle ses fruits ; que conséquemment l'homme reçoit chaque fois la récompense qu'il a méritée, ou subit la peine qu'il a encourue. Et cette peine, comme nous le démontrons dans le cours de ce travail, est parfois bien terrible.

Voilà notre système. En quoi promet-il à l'homme une impunité quelconque et l'assurance, quoi qu'il fasse, de jouir du plus parfait bonheur ? Sans doute, au moyen des diverses réincarnations, qu'il devra subir, l'homme est appelé à obtenir ce résultat, et il l'obtiendra certainement un jour. Quel est celui, en effet qui, pendant l'évolution infinie des siècles, ne trouvera pas l'occasion, ou le moyen par une épreuve salutaire, de se racheter ? Mais, en le lui faisant espérer, ne l'avertissons-nous pas, tant qu'il ne sera pas rentré dans la bonne voie, ce sont les épreuves les plus dures, les infortunes de toute sorte qui l'attendent dans l'une comme dans l'autre vie ? que lui dire de plus pour l'éclairer ? Ne lui faisons-nous pas suffisamment connaître les dangers qu'il court et l'intérêt qu'il a à ne pas braver plus longtemps la justice de Dieu ?

Notre doctrine est donc à l'abri de toute critique raisonnable. Mais en est-il de même du système de ceux qui nous combattent ? Je ne voudrais pas passionner la discussion ; mais pourquoi, en le faisant dans une juste mesure, ne me serait-il pas permis d'user de représailles ?

Que soutiennent nos adversaires ? Ils disent que l'homme n'a qu'une seule

existence; soit. Qu'enseignent-ils ensuite? que, quelque coupable qu'il ait été, un repentir sincère, une contrition parfaite suffit pour désarmer la colère de Dieu, qui ratifie alors l'absolution qu'ils ont cru devoir donner.

Eh! bien, demanderais-je à mon tour, peut-on savoir où conduit un pareil système? qu'on en juge par l'exemple suivant, parfaitement vrai et authentique.

Il y a de cela un certain nombre d'années, un jeune homme de vingt ans environ, ayant toujours devant les yeux cet enfer terrible, bien fait du reste pour effrayer outre mesure les esprits faibles et timides, n'était préoccupé que d'une chose, c'était de chercher un moyen de ne pas être exposé à un pareil supplice. Après maintes réflexions, il crut l'avoir trouvé. Je n'ai, se dit-il, qu'à m'arranger de manière à connaître l'heure de ma mort. J'aurai alors devant moi le temps nécessaire pour me repentir sincèrement de mes fautes, et me voilà sauvé.

Mais comment faire pour acquérir cette connaissance? C'est facile, ajouta-t-il, je n'ai qu'à commettre un crime emportant la peine capitale.

Ce projet une fois arrêté, ce jeune homme se rend au théâtre, armé d'un poignard et tout à coup il le plonge dans le sein de son voisin, qu'il ne connaissait même pas, et qui expira aussitôt.

Eh! bien, croit-on que si, au lieu d'enseigner la rémission entière du péché comme possible, on eût dit à ce jeune homme, comme nous le faisons, que toute faute, surtout quand elle est grave, emporte toujours une peine avec elle, et que, si un repentir sincère peut, après un certain délai, en faire obtenir la modification ou l'atténuation, cette contrition fût-elle parfaite ne saurait jamais l'en affranchir entièrement; si on lui eût appris notamment que tout n'est pas fini par la mort; que loin de là, quelque coupable qu'on ait pu être dans le cours de la vie terrestre, on a encore soit dans la vie spirituelle, soit dans une réincarnation, la facilité et le moyen de se rendre digne de la clémence de Dieu, croit-on que la pensée de commettre une aussi mauvaise action lui fût jamais venue à l'esprit?

Mais, objectera-t-on, ce fait est l'œuvre d'un fou; c'est donc là une exception, qui ne prouve rien. Je le reconnais; cet acte est exceptionnel en lui-même. Mais que d'individus, sans aller aussi loin, raisonnent comme ce jeune homme? Combien y en a-t-il qui s'inquiètent peu de leur conduite présente, et ne se préoccupent que de savoir s'ils auront le temps, avant leur mort, de se réconcilier avec Dieu? Pourquoi en est-il ainsi? c'est que l'on fait naître en nous de fausses espérances.

L'idée de la clémence de Dieu est sans contredit une excellente chose, car elle empêche le désespoir. D'ailleurs rien n'est plus vrai. Mais la présenter comme pouvant être absolue, comme devant, sous certaines condi-

tions, tout effacer, c'est un tort, un grand tort, parce qu'alors elle contre-balance, dans l'esprit d'un coupable la juste crainte qu'il devrait avoir sans cesse de la justice de l'Être suprême. Lorsque le remède est si près du mal, il empêche de le redouter, et on ne craint pas de salir sa robe d'innocence, quand on a près de soi l'eau lustrale pour la purifier.

Au reste, dans un but facile à deviner, toutes les religions ont procédé de la même manière. Effectivement chacune a eu ses lustrations, ses expiations, ses indulgences. Anciennement on en bénéficiait au moyen des initiations qui se célébraient dans le temple d'Eleusis. Là se trouvaient également des tribunaux de pénitence, où des prêtres, sous le nom de Koër, recevaient l'aveu des fautes que l'on venait expier.

Mais l'accès de ce sanctuaire n'était pas permis à tous les criminels. On en écartait au contraire un certain nombre tels que les assassins, les scélérats, les traîtres à la patrie et tous ceux qui étaient souillés de grands forfaits. Ceux-là étaient livrés au remords et à la vengeance éternelle de leurs Dieux, qui seuls pouvaient statuer sur leur sort.

Aussi Néron n'osa pas s'y présenter. Quant à l'Empereur Constantin, il l'essaya ; mais il fut repoussé. On lui aurait répondu que parmi les diverses sortes d'expiations on n'en connaissait aucune qui eût la vertu d'effacer tous les forfaits dont il s'était rendu coupable, et de le protéger contre la colère des Dieux, qu'il avait irrités.

C'est ce refus, disent quelques auteurs, notamment Dupuis, *loc. cit.*, qui décida cet empereur, après avoir tenu jusque-là une conduite fort douteuse envers les chrétiens, à se faire baptiser au moment de sa mort, soit le 22 mai 337 de l'ère chrétienne.

C'est probablement en vue et à cause de ce baptême que, s'il faut en croire Grégoire, dans son dictionnaire encyclopédique, les Grecs l'honorent comme un saint à la date du 22 mai de chaque année, et lui donnent même souvent le titre d'*Égal aux apôtres*.

(à suivre)

ALGOL.

CONFÉRENCE DE GABRIEL DELANNE

Sur la matérialisation des Esprits.

LE MÉDIUM MUSICIEN G. AUBERT

Dans un précédent numéro de la *Revue Spirite* nous avons, avec une indiscrétion autorisée, parlé du voyage de Gabriel Delanne à Alger et des phénomènes psychiques qu'il y était allé étudier ; pouvons-nous aujourd'hui

nous dispenser de donner un compte rendu de la conférence qu'il a faite le dimanche 3 décembre à la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes ? Je ne le crois pas, car ce fut un jour faste pour la cause du Spiritisme.

Cette enceinte habituée à entendre l'éloquence aborder tous les sujets, fut trop petite pour contenir le public qui s'y pressait afin de prêter son oreille à la parole sympathique de l'écrivain conférencier spirite Gabriel Delanne.

C'est que le savant orateur venait présenter plus que des arguments en faveur de la nouvelle croyance qui se répand davantage de jour en jour dans tous les rangs de la société... disons plus : de l'humanité ; il apportait à ses mille auditeurs attentifs, silencieux, émerveillés, les preuves indubitables de la Réincarnation et ces preuves il était allé les chercher en Algérie à la « villa Carmen ».

D'une voix claire plutôt que forte, en un style net et concis, Gabriel Delanne nous tint pendant une heure sous le charme de sa parole et le lien doré de l'intérêt.

En quelques lignes, nous essaierons de résumer pour nos lecteurs cette belle conférence qui marquera dans les annales du Spiritisme.

Depuis quelques années dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* qu'il dirige d'une manière si consciencieuse, G. Delanne donnait à ses nombreux abonnés le récit des faits curieux qui se renouvellent sans cesse à Alger dans la demeure du général et de M^{me} Carmencita Noël et qui a pour titre les *matérialisations de la Villa Carmen*. Ces choses incroyables pour ceux qui ne sont pas initiés, pour ceux qui n'ont pas vu, surtout pour ceux qui ne peuvent croire sans rien faire pour voir, jetaient, non le discredit mais l'ombre obscure de l'incrédulité sur les récits publiés mensuellement.

A tous ses correspondants intimes, à tous ceux qui venaient voir le directeur de la *Revue* pour lui exprimer leurs doutes, G. Delanne répondait : « J'ai, pour ma part, assisté à tant de matérialisations que je suis convaincu de l'authenticité de celles d'Alger ; mais des témoins dignes de foi, entre autres deux officiers de marine dont j'ai les lettres et les comptes rendus, ne me permettent pas de douter un seul instant de la loyauté de mes amis.

« Depuis plusieurs années, M^{me} Carmencita Noël m'adresse presque mensuellement le relevé du journal des séances de la Villa Carmen ; dans quel but l'eût-elle fait si tout cela n'était que mensonge ? »

— C'est possible, mais l'avez-vous vu ? répliquaient ses interlocuteurs. Cette objection souvent répétée était transmise à Alger au général et à M^{me} Noël qui finirent par adresser à G. Delanne une invitation qu'il s'est fait un devoir de nous communiquer et qui est à peu près celle-ci : « Afin de faire cesser tous vos doutes si vous êtes capable d'en avoir, surtout ceux de vos amis et de vos lecteurs, faites-nous donc l'amitié de venir à Alger ;

« la Villa Carmen vous offre un pavillon et nous, notre bon accueil, pour
« tout le temps qui vous sera nécessaire pour expérimenter vous-même,
« vous nous rendrez service et nous vous affirmons que vous nous quitterez,
« satisfait et convaincu. »

Avec toute sa loyauté et pour ce qu'il devait à la science et à la vérité, notre ami pouvait-il refuser une aussi gracieuse invitation ? Il l'accepta donc et partit au mois de juin dernier pour Alger où, pendant deux mois, il fut l'hôte assidu des aimables habitants de la Villa Carmen.

Toutefois, ni l'affection ni la reconnaissance n'eurent assez de pouvoir pour atténuer la surveillance minutieuse, toujours en éveil d'un vrai policier que ne cessa d'exercer avant, pendant et après chaque séance, celui dont nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso* le récit fait par lui à la salle de la rue d'Athènes.

Il s'assura que le pavillon réservé aux expériences psychiques était bien clos de toutes parts, que les deux fenêtres étaient fermées en dehors, barrées et capitonnées à l'intérieur, que la toiture était intacte, le plafond était épais et uniforme, que le plancher dallé et vernis ne présentait pas le plus léger interstice, enfin que la porte unique était fermée à clé et verrouillée durant le temps que durait chaque séance.

L'apparition de Bien Boa qui vécut autrefois sur terre comme prince et prêtre hindou, se fit attendre plusieurs jours, peut-être à cause de la présence des étrangers, mais elle se produisit enfin très nette. Le fantôme sortit du cabinet des médiums fait par un large rideau tendu dans l'un des angles de la salle et après quelques instants il s'évanouit en fumée et disparut dans le parquet.

Plusieurs jours après eut lieu la belle séance si démonstrative à laquelle étaient présents :

M. le général d'artillerie Noël,

M^{me} Carmencita Noël,

M. le D^r Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine.

M. Gabriel Delanne.

M^{me} F^{***}, directrice d'une publication spirite de Londres,

Deux sœurs, M^{lles} A... et B..., médiums, et la négresse Aïcha, médium.

M. le professeur Richet n'avait exprimé aucun doute lors de la première apparition car le fantôme en ouvrant les rideaux avait permis d'apercevoir en même temps que lui dans le cabinet la négresse Aïcha et M^{lle} A..., toutes deux endormies. Mais cette fois le D^r Richet d'accord avec G. Delanne manifesta le désir de voir Bien Boa venir au milieu de la chambre en dehors du cabinet, et le fait eut lieu ainsi. Le fantôme adressa le « Salam » et serra les mains de tous les assistants.

C'est alors que M. Richet, afin d'acquérir la conviction scientifique que cet

Les Matérialisations de la Villa Carmen



**Photographies simultanées
de l'esprit Bien Boa et des Médiums**



être étrange qu'il voyait et touchait, qui parlait et qui respirait avait bien repris une enveloppe charnelle et possédait des poumons agissant normalement, c'est-à-dire aspirant de l'oxygène et expirant de l'acide carbonique, le pria de souffler dans un ballon de verre contenant une solution de baryte. Lorsque l'acide carbonique vient se mêler à la baryte incolore dans l'eau du ballon, il produit du carbonate de baryte qui se manifeste aussitôt par un précipité blanc. Bien Boa se prêta avec plaisir à l'expérience et après que le général Noël lui eut montré ce qu'il devait faire, il introduisit entre ses dents le bout du tuyau de caoutchouc adapté au ballon de laboratoire ferma les lèvres, et, soufflant de toute la puissance de ses poumons un, bouillonnement bruyant se fit entendre et la combinaison chimique s'opéra immédiatement aux yeux des assistants.

De plus, Bien Boa se plaçant entre les rideaux se prêta de bonne grâce à poser devant les appareils photographiques dirigés sur lui par MM. Richet et Delanne.

L'apparition est vêtue d'une robe blanche, le cou orné d'un collier d'or et la tête couverte d'un turban surmonté d'une sorte de petit casque d'or orné de diamants.

Le doute ne pouvait plus subsister dans l'esprit des deux savants et dès lors, Gabriel Delanne, satisfait et convaincu, selon la promesse du général et de M^{me} Noël, pouvait revenir à Paris affirmer et publier que la matérialisation des Esprits était définitivement entrée dans le domaine de la science.

« Jamais, nous dit l'éloquent conférencier, je n'avais douté de la bonne foi du général et de sa femme qui, il y a plus d'un an, ont eu la douleur de perdre leur cher fils Maurice au Soudan, et qui, ainsi que me l'ont affirmé tous les hôtes de la villa Carmen, leur a donné cette consolation suprême de se manifester plusieurs fois depuis sa mort. Un fait semblable pourrait-il être avancé s'il n'était strictement exact ? »

Un journal italien, à ce que m'a écrit un ami fixé à Nice, a rendu compte de ces faits probants, et ajoute qu'après le départ de G. Delanne, le Dr Richet aurait encore été favorisé de quelques autres apparitions, entre autres de celle d'une jeune Grecque d'une beauté remarquable et qu'elle lui aurait révélé que, dans une existence antérieure lointaine, elle avait vécu avec lui à Athènes où il était orateur.

Mais le conférencier ayant ignoré ce fait ou n'en ayant rien dit par discrétion, nous n'en parlerons point.

En se levant, Gabriel Delanne annonça pour les premiers jours de février une conférence de Léon Denis..... c'est du bonheur sur la planche.

L. D.

Après cette brillante conférence que salua une triple salve d'applaudissements unanimes. Gabriel Delanne présenta à l'assemblée un jeune homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, à la physionomie intelligente, au visage orné d'une barbe brune taillée en pointe, et dont les yeux vifs brillent derrière un lorgnon qui accuse une myopie certaine. C'était M. Georges Aubert le médium musicien que plusieurs de nos lecteurs ont sans doute eu le plaisir d'entendre et dont la *Revue Spirite* a entretenu les autres.

M. G. Aubert exerce une profession libérale et s'est toujours plus adonné à l'étude de la zoologie, de la physiologie, de la physique et de la chimie qu'à celle de la musique.

M. David, le savant et distingué Directeur de la Manufacture des Gobelins et qui a succédé comme l'un de ses derniers et plus fidèles élèves à l'illustre chimiste Chevreul mort à cent deux ans, voulut bien me présenter son jeune ami peu d'instant avant la séance musicale et me donner sur son mystérieux talent quelques renseignements fort intéressants sur lesquels je reviendrai plus loin.

Pour l'instant je vais essayer de résumer l'impression que j'ai gardée de cette heure remplie de charme qui s'écoula pour moi, et pour beaucoup d'autres sans doute, en une envolée de quelques minutes.

Après un repos qui succéda à la conférence de G. Delanne, le médium s'approcha avec calme du piano placé sur l'estrade, posa légèrement les mains sur le clavier, les bras allongés et attendit plus d'une minute que l'inspiration s'emparât de lui et alors subitement ses doigts se mirent à voler sur les touches et à exécuter de la façon la plus brillante une « fileuse » splendide qui ne dura pas moins de six minutes après quoi les mains de l'exécutant redevinrent inertes pendant qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait de toutes parts dans la salle.

Puis, M. David qui est toujours assis près du médium lorsqu'il se met au piano et qui était entouré d'excellents musiciens des deux sexes, demanda à haute voix en s'adressant à l'Esprit inspirateur : « Voulez-vous nous permettre de vous demander votre nom ? » Il épela l'une après l'autre lentement les lettres de l'alphabet et l'index de M. Aubert frappa sur la note « sol » chacune des lettres qui formèrent le nom de... Mendelssohn.

Une nouvelle attente des mains précéda chacun des morceaux exécutés et, tour à tour, d'illustres inspirateurs firent entendre à l'aide de ces deux mains inconscientes de belles choses jamais répétées, toujours inconnues et inédites qu'une mémoire humaine terrestre serait incapable d'enregistrer et de retenir. Huit fois les mains du médium exécutèrent des symphonies, des sonates, des mélodies et une marche, le tout exprimé et rendu avec un talent qui n'est que rarement la récompense accordée à un artiste du Conservatoire après dix ans d'études ardues. Fait à noter, la plupart des

musiciens présents sur l'estrade et parmi les auditeurs de la société reconnaissaient d'avance pour la plupart la facture et le nom des compositeurs toujours inconnus de M. Aubert.

Ceux dont il eut le bonheur de traduire, et nous d'entendre ces superbes œuvres non *posthumes*, mais *post mortem* se nommèrent successivement. Ce furent : Chopin, Beethoven, Schumann, Rubinstein, Mozart, Glinka, Litz et Schubert.

Puis, les mains du médium jouèrent une légère phrase musicale sans suite qui se renouvelle toujours comme un signal de retraite et qui veut dire : Ami, merci !

L'assistance émerveillée deux fois en moins de deux heures, ce qui est rare, par l'éloquence et par la musique, musique que je suis tenté de qualifier de « sacrée », se retira après avoir une dernière fois fait retentir la salle de ses applaudissements et, suivant la foule, je répétais avec elle : Tout cela est merveilleux !

Pourtant, dans la rue, j'entendis une jeune dame faire cette réflexion : « A qui fera-t-on croire que Mozart, Mendelssohn, Chopin et les autres, morts et enterrés depuis beau temps, se mettent à la disposition du premier venu qui les appelle au piano ? » Qu'elle me permette de lui répondre très respectueusement : « Madame, si vous accordez à ces illustres compositeurs une âme immortelle comme la vôtre, pourquoi n'admettriez-vous point que ces génies puissent ressentir de la joie à entendre parfois encore leur musique terrestre qui leur rappelle des jours de labeur, de souffrance et de gloire. Ils ont, direz-vous, la musique céleste dont ils sont peut-être là-haut de modestes exécutants sous les ordres de divins Coryphées, mais comme le riche devenu âgé et qui pleure de joie en revoyant le grenier où dans sa jeunesse il a connu la faim, les grands morts veulent entendre encore leurs mélodies d'autrefois, et pour les faire exécuter à leurs oreilles avides ils ont besoin d'instruments intelligents et dociles. Eh bien, Madame, M. Georges Aubert est un de ceux qui, pieusement, se mettent à leur disposition, mais ne les appellent point. »

Quelques jours après cette journée inoubliable j'allai voir M. David que j'eus le plaisir de trouver à son laboratoire des Gobelins, afin de lui communiquer ce que l'on vient de lire, puis nous causâmes de son jeune ami. « Georges, me dit M. David, a fait du spiritisme avec nous depuis sa jeunesse ; il avait quelque médiumnité déjà pour la table ; par coups frappés il obtenait des communications éclairées, et parfois, en sa présence, les objets se déplaçaient. C'est seulement en 1891, il avait 15 ou 16 ans, qu'à la fin d'une séance un esprit dicta : « Que Georges se mette au piano, nous allons le « faire jouer », et pour la première fois il s'assit devant le clavier riant et inquiet à la fois, mais, à notre grand émerveillement, il exécuta un

long morceau avec tellement de science que nous vîmes bien qu'il était « possédé ». L'auteur de ce morceau, qu'on peut qualifier « d'ouverture », nous donna son nom. Il n'était autre que Méhul, l'auteur de *Joseph* et du *Chant du Départ*. Depuis lors, bien des musiciens se sont succédés pour faire de Georges un ravissant automate heureux et soumis qu'ils réservent à leur usage exclusif, car en dehors de cette musique inspirée par les maîtres, c'est à peine si Georges peut jouer quelques airs de chansons et de danses où le rythme est souvent incorrect et les accords imparfaits.

L'opinion de M. David (est-elle exacte ?) est qu'un seul esprit possède Georges, mais ce ne peut être qu'un musicien hors ligne dont l'âme connaît toutes les compositions humaines. Deux grands maîtres, dont on lui fait le plus souvent jouer la musique, sont déclarés se nommer Beethoven et Mendelssohn ; j'ai toujours pensé, me dit M. David simplement, que le premier est l'inspirateur de mon jeune ami.

Pendant qu'il joue rien ne le trouble ; si on lui parle, il ne répond pas, ses mains volent sur le clavier, ses pieds appuient sur les pédales sans qu'il en ait conscience, ses mains ne sont plus à lui, peut-être sont-elles extériorisées et dématérialisées et, sous la même forme, remplacées par celles de son « maître » ?

Il suffira au lecteur, s'il veut admettre la supposition de M. David, de connaître les deux expériences suivantes faites sur M. Georges Aubert à la Société des Etudes Psychiques, 14, rue de Condé : La première consista à lui bander les yeux et à lui introduire dans l'oreille droite le tuyau d'un phonographe qui jouait *La marche d'Aïda* de Verdi, et dans la gauche celui d'un second phonographe qui exécutait *La marche indienne* de Sellenick. Malgré cette cacophonie blessante pour les oreilles d'un musicien, le médium rendit d'une façon impeccable une sonate inspirée par Mozart.

La seconde expérience n'est pas moins probante. Les yeux de M. Aubert furent libres, mais ils durent se fixer sur un ouvrage de philosophie placé sur le pupitre du piano et l'exécutant fut prié de lire à haute voix, lentement et très attentivement, une page entière pendant que ses mains jouaient sans la moindre conscience une délicieuse mélodie.

Les mains étaient peut-être celles du médium, mais l'âme était celle de Beethoven.

Enfin, pour bien constater l'inertie de ses mains, M. Youriewitch prévint M. Aubert qu'il le piquerait à la main droite pendant qu'il jouerait et au milieu d'un morceau brillant, il lui enfonça une aiguille dans la gauche sans que M. Aubert sourcillât et sans ralentir d'un *comma* la symphonie qu'il termina sur un accord magistral.

Tout cela est-il le résultat d'une loi merveilleuse ?

Nous, spirites convaincus, nous nous courbons devant ces mystères incon-

nus, insondables encore pour notre jeune humanité que nous croyons bien vieille et moi, je ne puis que penser, après avoir adressé mes sincères félicitations à M. Georges Aubert... Que de merveilles grandioses connaîtront les enfants de nos petits-enfants s'ils veulent être sobres, laborieux, charitables et vertueux !

LÉOPOLD DAUVIL

Paris, 10 décembre 1905.

P. S. — On me remet de la part de M^{me} Potier, médium intuitif, une communication de l'Esprit de Fontenelle sur l'automatisme musical à propos de l'extraordinaire médiumnité de M. G. Aubert. Nous croyons de notre devoir d'en faire suivre l'article de M. Dauvil qu'il complètera d'une façon scientifique.

DE L'AUTOMATISME MUSICAL

à propos de la médiumnité semi-mécanique mentale de
M. Georges Aubert.

M. Aubert est un médium extraordinaire, musicien automatique et semi-mécanique, qui, entre les mains de nos Maîtres-Musiciens désincarnés, est capable de jouer toutes les synthèses de l'art musical, parce qu'il possède dans son périsprit des richesses médianimiques ou connaissances acquises dans ses antériorités. Aucun artiste incarné, disposant seulement de son cerveau, ne pourrait présenter l'équivalent de ce don, ou mieux de cet « acquis », s'il ne s'est préalablement soumis à des études techniques longues et approfondies, comme ont fait, par exemple, nos maîtres du Conservatoire.

Notre périsprit est donc un fidèle condensateur des connaissances recueillies par nous au cours de nos incarnations précédentes ; c'est une sorte de cinématographe vivant sur lequel se fixent successivement nos « acquis » chaque fois que ceux-ci sont mis en contact avec certains Esprits géniaux, instructeurs de l'Humanité terrienne.

Si nous observons, de prime abord, le jeu de ce musicien émérite, nous constatons, alors qu'il se met en scène pour exécuter ses synthèses musicales, qu'il n'a rien d'anormal extérieurement : M. Aubert n'entre pas en transe, il n'est pas en proie au sommeil magnétique ou à la catalepsie complète, car sa mentalité reste libre ; toutefois cette mentalité subit une action

fluidique méthodique, régulière et systématique de la part d'entités psychiques qui s'en emparent.

Et comment ?...

C'est une sorte d'influx divin qui le pénètre tout à coup, grâce à des réminiscences de la musique ultra-terrestre. Ces souvenirs musicaux latents viennent imprimer dans les riches et harmonieuses circonvolutions de son mental psychique approprié une méthode qui l'éclaire aussitôt sur le sens musical des symphonies inspirées par nos maîtres désincarnés. Ces maîtres de la haute harmonie divine rayonnent à ses côtés : ils l'enveloppent d'une certaine atmosphère fluidique et lui donnent ainsi la commotion électrique mentale qui l'aide à styler les morceaux suggérés, au fur et à mesure de leur exécution. Chaque Esprit Maître-musicien lui envoie son fluide individuel mental adapté à la sélection des œuvres qu'il interprète, fluide qui met aussitôt en action les « acquis » périspritaux correspondant à l'étude que, pendant ses vies antérieures, cet artiste a faite des œuvres de ces Maîtres.

A vrai dire, M. Aubert ne reproduira pas ces œuvres magistrales telles que leurs auteurs les auraient conçues dans leur cerveau humain, parce qu'il use de ses propres « acquis » mentaux pour l'assimilation des fluides compositeurs et parce que, je le répète, ses « acquis », imprimés provisoirement dans sa cérébralité humaine, sont les fruits de ses diverses mentalités successives. Par conséquent, et pour ce seul motif, ce précieux médium ne peut être le reproducteur *in extenso* des pensées musicales d'individualités déterminées qui, elles, possédaient comme lui un Mental approprié à leur évolution particulière, lorsqu'elles vivaient sur la terre.

Cela dit, on s'explique la médiumnité mentale semi-mécanique de M. Aubert.

En résumé, les Esprits musiciens qui se manifestent par son intermédiaire, utilisent ses acquis périspritaux parce que son cerveau matériel est un fidèle réceptacle de leurs pensées musicales, dans lequel rejaillissent, sous leur influx direct, les germes de leur Méthode apprise par lui antérieurement.

Expliquons maintenant comment il se fait que le mécanisme des doigts chez M. Aubert, est aussi savant : car il est purement mécanique.

Il est certain que, si les Esprits-musiciens peuvent jouer eux-mêmes sur les notes de ses cérébralités psychiques, ils ne peuvent, avec leur méthode mentale assimilatrice, délier les doigts de M. Aubert pour leur faire rendre la netteté, la finesse et la promptitude des traits que les artistes incarnés obtiennent le plus souvent à la suite d'une étude méthodique et classique du mécanisme, basée elle-même sur une connaissance parfaite du solfège.

En admettant que le solfège appris antérieurement par l'exécutant incarné

fasse partie du bagage périsprital, comment expliquer la science des doigts chez ce médium pianiste, étant donné, comme nous le savons, qu'il n'a point appris le mécanisme classique instrumental pour produire ces intelligents et fins sons musicaux qui ne sont, chez les Maîtres du Conservatoire, que les fruits d'un travail long et incessant.

Comment donc expliquer une pareille perfection de jeu chez « un sujet » qui n'a pas suivi la plus élémentaire École de pianistes?

Voilà précisément où l'Automatisme musical psychique prend corps, voilà où le phénomène resplendit dans son entière réalité.

Oui, M. Aubert qui n'a fait aucune étude préparatoire pour l'exercice de ses doigts, joue avec toute la netteté, toute la précision, toute la science, toute la maîtrise, en un mot, d'un professeur du Conservatoire, les compositions des Esprits désincarnés de Beethoven, de Mendelssohn, de Chopin, de Schumann, de Mozart... etc. Il faudrait bien admettre que ce prodige est un miracle, s'il ne pouvait être mis sur le compte des Intelligences Invisibles! Qui donc, en ce monde, pourrait expliquer ce phénomène, en tant que savants officiels?... Et si nous, Esprits, n'étions les promoteurs de ces sortes de manifestations, si nous restions muets et silencieux, si, enfin, les progrès relativement considérables de la Science humaine, dus à nos grands Réincarnés, n'avaient ouvert les intelligences, — ceux qu'on nommait les « Sorciers » au moyen âge seraient de nouveau inquisitionnés et M. Aubert, en particulier, serait considéré comme tel.

Eh bien, non! M. Aubert n'est aucunement un « sorcier »; il est un médium-musicien hors ligne, dont les Esprits-musiciens se servent pour offrir à l'Humanité ignorante un « spécimen » des rayonnements des Esprits de Lumière et de leur puissance, quoique invisibles, à se faire reconnaître dans l'expression de leur génie.

Afin que le mental de M. Aubert puisse reproduire aussi fidèlement que possible les chefs-d'œuvre de nos Maîtres qui vivent dans l'au-delà, et pour qu'il vibre à l'unisson de leur art, ils mettent en catalepsie provisoire les bras de ce pianiste jusqu'au coude. Ainsi, ses bras deviennent d'obéissants instruments au pouvoir des génies musicaux désincarnés, et ses mains et ses doigts deviennent les leurs.

Chaque Esprit qui se communique exécute *lui-même* ses morceaux, car il adapte aux bras du médium des mains fluidiques et s'en sert à volonté pour exprimer ses pensées.

Cette adaptation est une sorte d'incarnation de ces mains fluidiques en celles du pianiste incarné, tandis que les mains périspritales de ce dernier sont rejetées en dehors de leur foyer matériel, le corps : c'est ce qui explique l'attitude de M. Aubert, qui, au début de chaque interprétation musicale, laisse à l'Esprit le temps nécessaire pour cette incarnation.

Si vous comprenez bien ce phénomène particulier, il devient passionnant pour l'Humanité, car il suffit à l'éclairer sur la *matérialisation* des Esprits.

FONTENELLE

UNE PROMESSE TENUE

M. Watslon et son beau-père M. Parsons, vivaient en grande intimité et discutaient souvent ensemble sur l'immortalité de l'âme, de la vie dans l'au-delà, et de l'apparition des Esprits, mais souvent le doute sur l'existence du principe spirituel dans l'homme s'emparait de M. Watslon, surtout après la lecture des ouvrages de Nietzsche et de Schopenhauer. Un jour, après une longue discussion, pour dissiper leur doute, ils convinrent, que le premier des deux qui quitterait cette terre, viendrait pendant la nuit tirer l'autre par les cheveux. Huit mois après, M. Parsons tomba gravement malade d'une inflammation des poumons; tout ce qu'on fit pour le sauver ne servit à rien et le vieillard rendit son âme à Dieu. Après la mort de son beau-père, M. Watslon quitta Washington et partit pour la Californie, où il dirigea pendant plusieurs années un orchestre dans les concerts publics. Un soir, pendant un concert, il dut faire à un des membres de son orchestre quelques observations à l'occasion de quelques fautes d'exécution que l'artiste commettait toujours. Celui-ci, irrité de ces représentations, qu'il trouvait injustes, déclara à plusieurs membres de l'orchestre, qui avaient entendu les observations du chef d'orchestre, qu'il saurait se venger et que Watslon ne sortirait pas vivant de San-Francisco. Quelques jours après, une nuit, au sortir du concert, M. Watslon, très fatigué, rentré chez lui, s'endormit sans préoccupation aucune. Après minuit, au milieu de son sommeil, il se sentit tirer par les cheveux avec une telle force qu'il s'éveilla en sursaut sentant une forte douleur à la tête. Il entendit alors une voix qui lui disait : « Ne reste pas ici, à San-Francisco... sauve-toi au plus vite... ta vie est en danger ! » Il se leva aussitôt et croyant avoir affaire à quelque voleur, qui s'était introduit pendant la nuit dans la maison, fouilla tous les coins de sa chambre et des pièces voisines, et après de minutieuses recherches, ne trouva personne. Le lendemain, fidèle à l'avis qui lui avait été donné par l'être invisible, M. Watslon quitta San-Francisco et se rendit à New-York. Dès son arrivée dans cette ville, tout préoccupé de ce qui lui était arrivé pendant la dernière nuit à San-Francisco, il alla trouver ses amis auxquels il raconta son aventure. Parmi ceux-ci, il y en avait qui croyaient au spiritisme et lui conseillèrent de consulter un médium à New-

York. Mais M. Watson, alla trouver un médium-voyant à Boston, et sans lui dire le motif de sa visite lui demanda d'évoquer l'esprit de son beau-père. Après un quart d'heure d'attente, l'esprit de Parsons apparut et dit : « John, le membre de votre orchestre, que vous avez réprimandé à San-Francisco, était décidé d'aller chez vous pour mettre sa vengeance à exécution... Vous souvenez-vous de la promesse que nous nous étions faites mutuellement lors de notre séjour à Washington?... Or, j'ai pensé qu'il était temps de la remplir. C'est pourquoi je vous apparus, vous tirai brusquement par les cheveux et vous recommandai de quitter sans délai San-Francisco. Maintenant, mon cher, j'espère que vous croirez à l'existence de l'âme et de la vie dans l'au-delà... » — John Watson se souvint alors du pacte qu'ils avaient fait entre eux et se mit à l'étude du spiritisme. Deux ans après, il devint un infatigable propagateur du spiritisme et collaborateur de *The psychical science review*.

JOSEPH DE KRONHELM.

LETTRE DE NICE

Nice, novembre 1905.

Mon cher ami,

Si vous pensez que vos lecteurs puissent trouver quelque intérêt au fait suivant qui date d'hier et me semble mériter l'attention des spirites au point de vue de l'instruction des groupes, je vous le livre l'encre encore fraîche. Une dame de nos amis, M^{me} L... R..., était en séance intime et après une assez longue attente venait d'obtenir deux brillantes communications en présence de ma femme. C'est alors que M^{me} A... B..., médium voyant et auditif arriva les rejoindre et participa aussitôt à leur séance après s'être recueillie quelques instants.

Elle déclara plusieurs moments après qu'on prononçait à son oreille le nom de « Madeleine » et qu'elle apercevait près de M^{me} L... R... un esprit assez bien formé au visage rond, d'expression assez commune, mais affable, qui souriait en la regardant. M^{me} L... R... au nom de Madeleine et au portrait croit reconnaître en cet esprit une ancienne servante, bonne et fidèle, et, pour s'assurer de son identité, lui adresse une question mentale à laquelle M^{me} A... B..., qui n'est point « entrancée » et ne semble pas « en possession » répond nettement pour Madeleine qu'elle voit toujours et dont elle entend les réponses. L'esprit « Madeleine » déclare qu'elle souffre encore des

maux terrestres qui ont lentement amené sa mort ; elle souffre encore plus en se rapprochant de sa maîtresse pour se communiquer, mais elle en est cependant très heureuse, elle ne peut rien dire de plus, n'étant pas encore assez dégagée de ses liens terrestres.

M^{me} Breton et M^{me} A... B... ignoraient absolument l'existence de cette ancienne servante de la famille L... R... Quant au médium il n'a pu lire dans la pensée de M^{me} L... R... sa question mentale, car jamais M^{me} A... B... n'a pu lire dans la pensée de personne, bien que sa médiumnité remonte à plus de trente ans.

M^{me} L... R... et M^{me} A... B... se remettent au guéridon qui aussitôt frappe pour demander l'alphabet. On pose ces questions :

Est-ce un homme ? Oui !

Un parent ? Oui !

Le père de M^{me} L... R... ? Oui !

Puis la table reprend son immobilité et M^{me} A... B..., le médium, perçoit intuitivement.

Elle déclare que l'Esprit du père de M^{me} L... R... éprouve de la difficulté à rester « stable », qu'il n'est pas assez « fixé », question de fluide sans doute ; puis elle transmet la communication suivante de cet esprit :

« — Je me sens heureux et malheureux tout à la fois auprès de toi, ma fille, je te voudrais tout autre. »

« D. Est-ce comme santé ?

« R. Non ! avise et ravise-toi. Si tu savais combien nos moyens de communications sont pénibles, mais contentons-nous de la goutte d'eau qui tombe sur nos lèvres brûlantes.

« — Nous n'avons pas la lyre d'Orphée.

« — Pour arriver jusqu'à vous, quel fouillis, ma fille ! Oui, quel fouillis dans le monde, où je plonge près de toi : tâche de me comprendre. Tâche de t'élever jusqu'à moi ; tu le peux par la prière, par les bonnes œuvres et par le renoncement.

« — Le Spiritisme a des côtés pénibles pour nous tous, je regrette de te le dire.

« Il nous faut percer des brumes épaisses, pour communiquer avec vous ; vaincre des obstacles et des volontés contraires qui sont puissantes, difficiles et nombreuses.

« Espère et crois.

« — La vraie communication est une exception, tu connais la voix de ton père, tu l'as déjà entendue, tu as senti la pression de sa main, eh bien ! si dans l'ombre il prenait ta main et te disait :

« Viens ! Ne le suivrais-tu pas ?

« Viens donc à moi, par le développement de ta spiritualité.

« — C'est une erreur de croire que je t'interdis d'écrire, non, mais il
 « faut que ce soit dans de bonnes conditions, ou pas du tout.
 « Cette communication est bien certainement de moi, ton père; mais c'est
 « par des intermédiaires que je te parle. Ce n'est pas ma voix qu'entend le
 « médium, ce ne sont pas mes paroles qu'il te répète, cependant j'affirme sa
 « sincérité, car il exprime bien ma pensée.
 « Écoute: prends fortement ta volonté en main; fais la tienne et non celle
 « des autres.

Cette communication contient des réponses à certaines pensées intimes de M^{me} L. R..., et l'identité d'esprit a pu être nettement établie par deux questions mentales adressées par M^{me} L. R... à l'esprit de son père qui y a nettement répondu par la voix du médium.

M^{me} A. B... ne connaissait M^{me} L. R... que depuis peu de jours, ne savait rien de sa vie passée, et jamais elle n'avait entendu parler du père de cette dame.

Les questions mentales adressées par M^{me} L. R... à l'esprit de Madeleine et à l'esprit de son père ont permis d'établir l'identité de ces deux esprits d'une façon précise, car, je le répète encore une fois, M^{me} A. B... n'a jamais pu lire dans la pensée de personne, il n'y a donc pas là lecture de la pensée, mais bien communication réelle de ces deux esprits.

D^r F. BRETON.

Médecin en chef de 1^{re} classe de la Réserve
 de l'armée de mer, officier de la Légion d'honneur
 Vice-président de la société psychique de Nice.

N. B. — Le D^r F. Breton et nos amis de la Société Psychique de Nice savent que les colonnes de la *Revue spirite* leur seront toujours ouvertes pour des communications dont nous connaissons toute la sincérité.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par M^{me} FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XIV

LA MÉDIUMNITÉ D'ARTHUR COLMAN.

Arthur Colman était un si intime ami de M. Eglinton et si bien associé à lui dans mes pensées à l'époque où j'eus le plaisir de faire leur connaissance qu'il semblera naturel à mes lecteurs que je les rapproche aussi dans mon livre.

Ses pouvoirs furent peut-être plus limités que ceux d'Eglinton, mais, en ce qui touche à la matérialisation, il excellait.

C'est le plus puissant médium à matérialisation que j'aie jamais rencontré en Angleterre. Mais depuis ces dernières années, à cause des injustices dont il fut abreuvé dans sa profession, il s'est vu contraint, pour ce qu'il se devait à lui-même, de cesser les séances de manifestations physiques qu'il abandonna tout à fait, excepté lorsqu'il voulait obliger ses amis.

Je ne puis considérer cette décision de sa part que comme une grande perte publique. Mais jusqu'à ce que la société prenne plus d'intérêt à l'autre monde qu'elle n'en accorde à celui-ci, elle ne méritera pas le temps que des hommes de la valeur de Colman passent à vouer leur vie, leur santé et leur force pour l'éclairer.

Car, être un bon médium physique cela signifie littéralement dépenser petit à petit sa vie pour les autres et l'on ne peut attendre de personne d'en faire autant pour l'amour d'une ingrate collection d'incrédules et de sceptiques qui, après avoir usé tous ses pouvoirs, s'en retourneront chez eux en le traitant de voleur, de fourbe et de tricheur.

Si, comme j'en suis persuadée, chacun de nous est entouré par les influences que nous attirons de notre propre libre arbitre autour de nous, les âmes aimantes, les nobles cœurs par des anges, les égoïstes, les incroyables par des démons ; si nous considérons combien les derniers l'emportent sur les autres, y a-t-il lieu de s'étonner de ce que la plupart des séances soient conduites par un ramassis d'esprits vulgaires et mauvais attirés là par les assistants eux-mêmes ?

Des sceptiques, des blasphémateurs, des hommes grossiers, des femmes sensuelles se réunissent le plus souvent dans le but de découvrir non la vérité mais la duplicité du spiritisme sans se douter qu'ils sont dupés par les influences malignes qui suivent les traces de leurs pas et dirigent leur vie journalière.

En cela, il faut le reconnaître, se trouve le danger du spiritisme s'il est considéré au point de vue de la curiosité et non avec le désir d'apprendre. Cela donne un pouvoir croissant à l'Esprit du mal qui ne nous quitte jamais et le démon qui s'échappe de nous un moment, revient avec sept autres esprits abjects pires que lui-même.

L'ivrogne qui, lâchant la bride à sa faiblesse à laquelle, il le sait, il pourrait résister avec un peu d'énergie, a attiré à lui les esprits de buveurs descendus avant lui dans la tombe, se rend à une séance et, avec la collaboration des forces pernicieuses qui s'y rencontrent, dispense un pouvoir nouveau aux guides qu'il a choisis lui-même pour le conduire vers un mal plus grand.

Cette digression poussée un peu loin par la pénible surprise que j'éprouve

toujours de nouveau à l'indifférence constante du monde pour des choses que j'ai vues, m'a éloignée plus que je ne l'eusse voulu du sujet de mon chapitre.

..

Arthur Colman est un jeune homme de constitution et d'aspect délicats qui descendit un moment jusqu'aux portes de la mort par les appels multipliés faits à ses forces par les phénomènes physiques. Mais, depuis qu'il a cessé d'exercer, il a recouvré sa santé et semble une personne totalement différente. Ce fait prouve de lui-même quel lourd impôt frappe l'infortuné médium pour de telles manifestations.

Depuis qu'il a résolu de ne plus donner de séances, j'éprouve un vif désir de relater ce que j'ai vu par lui, probablement pour la dernière fois.

Lorsque je fis la connaissance de mon mari le colonel Lean, il n'avait rien vu du spiritisme et sa curiosité était proportionnée à son ignorance, mais naturellement un peu sceptique à ce sujet, ou, plutôt même, permettez-moi de le dire, incrédule. Il était peu ou mal préparé à écouter toutes les merveilles que je lui en disais sans preuves; et « Aimée », le guide de M. Colman était très désireuse de le convaincre de leur véracité.

Elle arrangea donc une séance à laquelle il assisterait, laquelle devait être tenue dans la demeure de M. et M^{me} George Neville.

La réunion du groupe y eut auparavant, et se composa seulement de M. et M^{me} Neville, d'Arthur Colman, du colonel Lean et de moi.

Cependant comme nous étions au salon après dîner et avant que nous eussions commencé la séance, une dame américaine, qui n'était que très peu connue de nous, se fit annoncer. Nous aurions particulièrement souhaité de n'avoir aucun étranger présent et son arrivée nous ennuya beaucoup, mais nous ne savions pas quelle excuse fournir pour nous débarrasser de cette dame. C'était une de ces personnes intrigantes qui se fourrent partout et quand M. Neville lui dit que nous allions tenir une séance, afin de lui donner à entendre qu'elle pouvait se retirer, cela suffit pour la résoudre à rester et elle déclara aussitôt qu'elle avait eu le pressentiment de la chose.

Elle nous dit que le matin, étant dans sa propre chambre, une figure était apparue debout près de son lit vêtue de bleu et de blanc comme les tableaux de la Vierge Marie et que tout le jour elle avait eu la conviction qu'elle devait passer la soirée chez les Neville et qu'elle apprendrait même quelque chose à cette occasion. Ne pouvant nous délivrer de cette dame, nous fûmes bien obligés de la prier de rester et d'assister à la séance ce que, dans son esprit, elle avait déjà bien résolu de faire et nous commençâmes nos préparatifs.

Les deux salons communiquaient par des portes brisées qui restèrent ouvertes et une portière de rideaux fut tendue entre les montants.

Dans la chambre derrière fut placée la chaise de M. Colman. Il était vêtu d'un léger costume gris, à l'aide duquel nous prîmes les mesures de sécurité suivantes : Les mains furent d'abord cousues dans l'intérieur des manches de son vêtement, puis ses bras furent placés derrière son dos et les manches du paletot cousues ensemble au coude, puis nous cousîmes ensemble de la même manière les jambes de son pantalon, ensuite nous l'attachâmes autour du cou, de la taille et des jambes avec du coton blanc que le moindre mouvement de sa part aurait brisé, enfin les bouts de chaque lien furent scellés au mur de la chambre avec de la cire empreinte de mon cachet portant : « Florence Marryat ». Le considérant ainsi en sûreté, dans l'impossibilité de sortir de là sans que nous le découvrions nous le laissâmes dans la chambre du fond et nous nous installâmes sur une rangée de cinq chaises devant la portière dans le salon qui était éclairé par un simple bec de gaz. Je m'assis à la tête du rang puis venaient la dame américaine, M^{me} Neville, le colonel Lean et M. Neville. Je ne sais combien de temps nous attendîmes les manifestations ; mais je ne pense pas qu'il se soit écoulé plus de quelques minutes avant qu'une figure de femme glissât du côté du rideau et vint prendre une chaise vacante non loin de moi. Je dis : « Qui est-ce ? » et elle murmura : « Florence » et laissa tomber sa tête sur mon épaule et déposa un baiser sur mon cou. Je me tournais vers elle pour distinguer ses traits plus complètement lorsque je m'aperçus qu'une seconde figure était devant moi et Florence me dit : « Mère, c'est Powles » ; et au même instant, il se pencha pour me parler et sa barbe toucha mon visage. Je n'avais pas eu le temps d'attirer l'attention de mes amis sur les esprits qui se tenaient devant moi quand je fus effrayée en entendant les exclamations particulières de tous les assistants. La dame américaine criait : « Voici la femme qui est venue chez moi ce matin. » M. Neville disait : « Voici mon père » et le colonel Lean demandait à quelqu'un s'il voulait bien lui dire son nom. Je regardai la rangée des assistants. Devant le colonel se tenait un vieillard à longue barbe blanche ; une figure semblable était en face de M. Neville. Devant le rideau sombre apparut une dame vêtue de bleu et de blanc comme une religieuse et pendant ce temps Florence et Powles restaient toujours près de moi. Comme si tout cela n'était pas suffisant pour faire tourner la cervelle d'un mortel, la portière fut écartée au même moment et Arthur Colman dans son costume complet gris, libre de tous ses liens se tenait debout mais sous le contrôle d'« Aimée » qui disait joyeusement à mon mari : « Maintenant, Frank, voulez-vous croire ? » Elle laissa retomber le rideau, les apparitions s'évanouirent ou se fondirent successivement et nous passâmes dans le salon du fond où M. Colman en trance fut trouvé tel que nous l'avions laissé, avec tous les cachets et les coutures intacts. Pas un fil n'avait été rompu. C'est le plus grand nombre d'esprits que j'aie jamais vu

à la fois avec le médium. J'ai vu deux esprits matérialisés ensemble et même trois avec M. Williams, M^{lle} Showers et avec Katie Cook ; mais, en cette occasion, cinq apparitions avec le médium se tinrent ensemble debout devant nous. Et voilà la sorte de chose que la grande majorité des gens pensent ne valoir ni le temps ni la peine de voir. J'ai déjà relaté que ma fille Florence réussissait à se matérialiser avec ce médium et que par son pouvoir, de nombreux amis absolument inconnus de lui étaient venus nous revoir. Sa médiumnité en transe est aussi étonnante que ses phénomènes physiques ; quelques personnes penseront qu'elle l'est davantage.

Entre autres faits, deux figures nous sont revenues par M. Colman, dont il n'a connu aucune en sa vie, et dont les allures sont trop caractéristiques pour qu'on puisse s'y tromper. L'une est l'actrice Phillis Glover, l'autre mon beau-fils Francis Lean qui se noya par accident en mer. Phillis Glover était une femme qui mena la plus aventureuse existence, principalement en Amérique, et qui était un esprit très original et versatile en sa conversation comme en toute chose. Elle était très particulière avec sa manie de parler à moitié Yankee, et de mêler à sa conversation une foule d'anecdotes et d'histoires familières. En rien elle ne fut une personne ordinaire pendant sa vie et pour réussir à imiter tour à tour ses manières et son langage il eût fallu être une personne aussi adroite qu'elle-même. Et, sans vouloir amoindrir les pouvoirs de M. Colman, il sait et moi de même que Phillis Glover était plus intelligente qu'aucun de nous.

Pourtant, quand son influence ou son esprit revenait par lui, il était tout à fait impossible de s'y tromper. Ce n'est pas seulement qu'elle avait gardé tous les petits changements de voix, de traits et de manière (ce que Colman n'avait jamais vu), mais elle faisait allusion à des circonstances de sa vie, à des gens qu'elle avait connus et dont il n'avait jamais entendu parler. Bien plus, elle racontait ses vieilles histoires et anecdotes, elle chantait ses vieilles chansons et donnait les preuves les plus incontestables de son identité jusqu'à rappeler des faits et des incidents qui étaient sortis complètement de nos esprits.

Quand elle apparaissait par lui, c'était Phillis Glover avec qui nous étions encore assis en train de causer aussi familièrement qu'autrefois.

Francis Lean, sous ce rapport, était tout aussi remarquable. Les circonstances de sa mort et les événements qui l'amènèrent étaient inconnus de nous jusqu'à ce qu'il nous les eût révélés par M. Colman ; il nous parlait du contenu de ses lettres privées, il répétait des conversations et faisait allusion à des faits et à des noms qui n'étaient connus que de lui et de nous-mêmes. Il avait aussi un genre particulier, vif et nerveux et une façon de couper ses mots brefs que son esprit conservait dans les moindres détails et

qui fournissaient les preuves les plus solides de son identité à ceux qui l'avaient connu ici-bas.

Mais ce n'est là que peu de chose parmi les innombrables témoignages fournis par les pouvoirs occultes d'Arthur Colman de la possibilité incontestable de communiquer avec les âmes de ceux qui sont partis avant nous.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction :

LÉOPOLD DAUVIL

Courrier d'Alger

Nous recevons de M. Bouilly, Président de la Société spirite algérienne, la lettre suivante :

J'ai le plaisir de vous faire savoir que, pour la première fois à Alger, le Spiritisme a eu sa cérémonie officielle dans un cimetière à l'occasion de la Toussaint.

Cinq cents personnes environ s'étaient réunies à la fosse commune du cimetière de Saint-Eugène. (Cette nécropole est en quelque sorte le Père La Chaise Algérois).

Une prière fut lue, suivie d'un discours dans lequel nous nous sommes efforcés de prouver l'immortalité de l'âme, son indépendance du corps matériel; la vie dans l'Astral avec la continuité de sentiments bons ou mauvais, la conservation de la personnalité, en un mot.

Parler des vies successives, devenait nécessaire, après ce premier exposé.

Malheureusement les limites d'un discours ne permettaient qu'une ébauche de cette loi primordiale que nous nous proposons de traiter tout au long à la prochaine occasion.

Enfin un appel à la solidarité et à l'étude de la doctrine spirite; un exposé des avantages sociaux et moraux que procure la pratique de cet Évangile par excellence, formaient la péroraison de cette allocution qui fut écoutée, j'oserais dire, religieusement.

Cela nous a valu par la suite, quantité de visites d'abonnés à notre bibliothèque et un nombre toujours croissant d'adhésions à notre association uniquement fondée pour propager intelligemment et sérieusement la morale spirite dans notre beau pays d'Algérie, où tout est à faire pour l'amélioration de la mentalité des cœurs et des sentiments de solidarité.

Est-il utile de vous dire que, quelque pénible que soit notre tâche, nous n'y faillirons pas, que nous lutterons envers et contre tous, aidés dans cette lutte toute pacifique par les conseils et les encouragements des Esprits qui ne cessent de nous fortifier par leurs consolantes communications, dont voici un tout petit extrait :

« Faites ami, faites. Ne regardez jamais derrière vous, si ce n'est pour y voir les égarés, les malades, les infirmes, les aveugles et aller leur tendre la main. Vos ennemis sont du nombre, *traitez-les comme des amis.* »

Fraternellement à vous,

J. BOUILLY.

N. B. — Chose précieuse à observer ; dans cette foule composée de personnes de tous rangs, de toutes qualités, de toutes religions, pas un cri discordant ne s'est élevé, pas la moindre marque de raillerie n'a été constatée.

Le silence le plus profond et le plus imposant a été tenu, et des remarques que nous avons été à même de faire, il résulte que la chose a porté juste, car beaucoup de personnes disaient que c'était vrai, compréhensible et plein de bon sens. En un mot, cette heureuse innovation portera ses fruits ; c'est de la bonne semence qui promet pour l'avenir, si Dieu le veut et les bons esprits aidant.

Nous nous proposons de continuer cette bonne inspiration, les années qui suivront, elle aidera certainement au développement de notre sainte doctrine en Algérie. J'en ai la conviction.

COMMUNICATIONS INSTRUCTIVES

(suite)

IV

Propagande du Spiritisme sociétés et groupes.

D. — Il n'est pas douteux que les entités les plus élevées dans l'espace se prêtent à faciliter la communication de l'humanité avec les esprits de ceux qui furent du monde. A cet effet, il nous semble que Allan Kardec a dû venir en mission pour poser de solides assises à l'étude du phénoménisme et de la doctrine philosophique qui résulte de la preuve irréfutable de la continuation du moi. Nous entrerons ainsi dans l'âge du progrès moral qui n'aurait été possible sous l'action religieuse du passé, qui va toujours se

perdant au fur et à mesure que l'instruction se répand, et accroit ainsi le niveau intellectuel.

Nous voudrions, néanmoins, connaître l'opinion de notre frère sur les appréciations, et surtout sur le but que se propose la Direction de l'espace.

R. — Mes frères : vous pourriez difficilement concevoir la Direction spirituelle qui opère sur l'humanité ; parce qu'elle embrasse trop de choses touchant à la dépendance et à la liberté.

Cette Direction ne se fait sentir que dans ce qui est d'une absolue nécessité afin d'éviter que l'homme ne perde le chemin du progrès auquel il est appelé ; mais cette action dirigeante n'atteint pas le libre arbitre, ainsi s'explique le processus prudent des grandes missions spirituelles ; ainsi s'explique l'apparition, au moment où il nous semble que tout va se perdre, d'un ou de plusieurs hommes qui par la suite seront qualifiés de providentiels.

Il y a un conflit constant entre le bien et le mal, où chaque individu de même que les peuples ont la part qu'il leur faut et qu'ils méritent, sans que le progrès s'arrête jamais.

Par affinité, par attraction de procédés et de sentiments les hommes et les peuples attirent les bonnes ou les mauvaises influences. Voulez-vous un exemple ? Vous l'avez en ce qui se passe entre vous et moi. Lorsque vous êtes bien possédés par l'idée de poursuivre vos travaux, quand vous cherchez avec sollicitude le moyen de bien produire, vous m'attirez et j'accours volontiers vous aider dans vos besognes ; mais si par contre vous vous laissez gagner par le dépit, par la contrariété, pour ce qui tient à la vie mondaine, alors vous me repoussez, et vous attirez auprès de vous les esprits dont les penchants bâtards vous pousseront toujours plus sur le chemin de l'erreur.

La solidarité humaine est un fait, et vous savez déjà que l'humanité terrestre n'est plus qu'une partie d'elle-même, vu que l'autre se trouve dans l'espace. De là, les luttes qui se produisent sur la terre ne sauraient nous être indifférentes dans l'espace. Il y a toujours lutte entre le bien et le mal, ici comme là, mais comme nous le constatons partout l'avantage reste toujours en faveur du bien. C'est que si le mal a été nécessaire pour que nous soyons les fils de notre propre travail, il disparaîtra graduellement à mesure qu'il trouvera moins de prise sur les cœurs.

Dans les grands événements nécessaires au progrès, l'action dirigeante de ceux qui se trouvent à la tête de l'humanité se fait sentir d'une façon puissante. Un exemple : la Révolution française. Celle-ci devait éclater et devait être inévitablement sanguinaire, ce qui dépendait du passé et de l'état général des sentiments, cependant en inspirant à quelques esprits déjà incarnés de prendre part à ce mouvement de régénération, le pro-

grès si convoité put se réaliser dans la mesure que l'humanité méritait. A cet effet Napoléon fut nécessaire et par conséquence ses batailles, parce qu'il fallait de telles horreurs à certains peuples pour les pousser en avant, tandis que d'autres le méritèrent par la succession logique des causes et des effets. Ce fut ainsi que la féodalité reçut le coup décisif, comme aussi l'orgueil des nobles et des rois dits de droit divin. La Révolution de 1793 fut grandement profitable aux droits et aux libertés de l'homme.

Cependant, le bien ne peut pas toujours obtenir un complet succès parce que l'état de l'humanité est encore si arriéré, si plongé dans le mal, qu'il ne nous est pas aisé de trouver les moyens d'agir.

Dans la formation du grand peuple nord-américain, le résultat de l'intervention spirituelle fut grand ; les messagers de l'espace agirent avec opportunité, non seulement lors de la guerre de l'indépendance, comme aussi dans sa constitution politique calquée sur le Christianisme, ce qui fit éclore la grande nation, aujourd'hui modèle du monde, malgré tout ce qu'elle a encore à corriger.

Je mentionnerai aussi le fait de la venue de Jésus, du grand des grands de notre monde. Si vous pouviez concevoir l'état des peuples qui étaient à la tête du progrès à cette époque-là, vous percevriez qu'au fond tout était corrompu, que la dépravation des mœurs avait atteint le comble et que ses plaisirs consistaient à répandre du sang. L'invasion de peuples à moitié sauvages qui devaient tomber sur les nations constituées, se préparait en même temps, ce qui se voyait des hautes régions de l'espace où tout est connu et prévu ; de là que si on n'avait pris part aux événements, un immense recul aurait été inévitable.

De là qu'en temps opportun on incarna des esprits qui préparèrent la grande mission de Jésus, et d'autres vinrent avec lui pour l'aider, et d'autres encore après pour continuer son action. Jésus n'écrivit point (je vous dirai pourquoi quand nous parlerons exclusivement de Lui), n'agit que très peu de temps ; mais son influence fut telle qu'il subjuguait les peuples, qu'il attira à Lui ceux déjà préparés, réussit à changer la face des choses, et le Christianisme put, même sous la forme nécessaire du catholicisme, adoucir les coutumes des barbares qui, sous cette action moralisatrice, ont formé les peuples que l'on nomme aujourd'hui civilisés. Oui ! Retenez bien ceci : l'espace s'intéresse aux choses humaines et lutte toujours pour le bien, pour la moralisation, tout en respectant le libre arbitre et les lois qui régissent l'évolution pour ce qui tient au spirituel. Les droits qu'a le mal, les a de même le bien. Je vous ai déjà dit que le mal est nécessaire ; mais le bien va toujours en triomphant. Partant, jugez si actuellement se fait sentir cette direction supérieure, quand il s'agit de la propagation du spiritisme qui, prophétisé par Jésus, arrive à son temps, pour qu'au moment du triom-

phe de la science et de la libre pensée sur les dogmes, et du renversement des idoles, l'humanité ne tombe, ayant perdu la foi, dans le matérialisme, car cet événement constituerait le plus grand des maux qui pourrait l'accabler. Kardec vint en mission dans ce but, c'est pourquoi il reçut l'aide de là-haut, c'est pourquoi il trouva les médiumnités révolues et réussit à établir sur des bases solides le Spiritisme, que vous actuels et futurs spirites êtes appelés à élargir, jusqu'au point de parvenir à la connaissance des lois qui régissent le spirituel, connaissance qui mènera l'humanité à la parfaite reconnaissance de la grandeur de Dieu et de sa justice.

La communication de l'homme avec les esprits a existé de tous temps ; mais, loin de coopérer à son développement, il fallait l'empêcher autant que possible, parce que les hommes étaient trop arriérés de même qu'entourés par des esprits dans le même ébat, on ne pouvait s'attendre à rien de bon de l'action spirituelle, nous étant alors impossible d'agir ou d'atteindre la terre à travers des fluides si lourds et d'un aussi grand défaut de sentiments altruistes.

Même à l'heure actuelle, quelle difficulté n'éprouvons-nous pas à diriger le mouvement pour produire son effet ! Sans doute, le sacrifice que nous nous imposons avec plaisir est de telle portée, et le nombre de ceux que l'on a incarnés dans ce but, que je puis vous affirmer que, bien que lentement, le triomphe s'obtiendra et l'humanité pénétrera ainsi dans la plus difficile période du progrès ; celui de sa moralisation.

C'est le but que se propose la Direction de l'espace.

D. — Nous pensons que les sociétés spirites devraient se borner dans leurs travaux de communication au développement de médiums parlant et écrivant, afin de recevoir le mieux possible l'enseignement de l'espace, en laissant les grandes médiumnités à effets probants, aux médiumnités exceptionnelles, qui paraissant en mission, perfectionnent eux-mêmes leurs facultés pour servir à la science dans leurs investigations en présence de la preuve brutale ou matérielle de l'action des esprits, dont les sociétés spirites n'ont plus besoin. Celles-ci, comme nous l'avons dit, et comme on commence déjà à le faire à *La Buena Nueva*, doivent être des sociétés chrétiennes, d'aide mutuelle dans tous les sens et tendant à la moralisation de tous.

R. — A cette demande ainsi formulée, il serait presque suffisant de vous répondre que vous êtes dans le vrai ; mais, il m'est agréable de traiter ce sujet parce qu'il est transcendant pour l'avenir du Spiritisme.

Nous vous avons déjà dit que l'objet essentiel du Spiritisme, est la moralisation ; c'est le but principal et il se déduit des œuvres de Kardec et de l'enseignement à la jeunesse de la doctrine chrétienne-spirite. C'est ainsi qu'on réveillera de bonne heure chez les jeunes gens les sentiments du bien latents en tout esprit.

Le développement des médiums doit être dans le genre que vous indiquez et on ne doit les adopter qu'après un contrôle bien médité par rapport à leur inconscience pour les parlants, et, si cela se peut, que les écrivains soient mécaniques ; mais en aucun cas il ne faut accepter les discours d'outre-tombe comme des enseignements à enregistrer sans réflexion préalable, rarement les médiums sont d'une absolue moralité, ce qui les empêche d'accueillir les esprits élevés de l'espace. D'autre part, il n'est pas facile dans les sociétés composées de nombreuses personnes, de former une atmosphère fluide attirante pour nous. Sans doute, dans les sociétés où règne l'humilité, où l'on recherche le bien, nous pouvons arriver à donner des conseils moraux et à parler d'une façon adaptée à l'avancement des sociétaires. Et cela est bien préférable aux discours que quelques esprits intellectuels, *seulement intellectuels*, se permettent afin d'exciter l'admiration des auditeurs.

Ce qui convient c'est, comme l'essaie actuellement *La Buena Nueva*, que les sociétés pratiquent le christianisme, soit la Fraternité, la Mutualité, les secours mutuels, et, que dans leurs réunions extraordinaires, comme nous l'avons déjà fait remarquer, on sente un mouvement bien accentué vers la solidarité.

Quelques spirites qui croient nécessaire le développement des médiums d'effets physiques, usurpant ainsi les procédés qui touchent à la science, sont dans une complète erreur, je vous le déclare au nom de la Direction spirituelle. Les médiumnités pour de tels effets, ne manquent pas et ne manqueront pas à l'avenir, et, comme vous l'aurez remarqué, elles ne sortent pas des sociétés spirites.

Dans les sociétés, ces médiumnités ne conviennent point, et ne sont pas nécessaires ; elles ne sauraient convenir parce que pour produire de tels effets on requiert l'action d'esprits vulgaires, possesseurs de forces fluidiques tout à fait terrestres, enfin, d'esprits de peu d'effet moral. De là que les sociétés qui tiennent à produire de tels phénomènes, attirent des éléments vulgaires, de basses influences, qui obsèdent facilement les imprudents ; il n'en faut pas, parce que les sociétaires doivent être convaincus de la vérité spirite ou se persuadent à la longue, avec les preuves que leur fournissent les discours d'outre-tombe communiquées par la bouche de personnes qui en sont incapables.

L'appel ou l'attraction de forces semblables, requises pour les phénomènes d'effets physiques, produit des perturbations très sensibles sur les personnes dont l'esprit n'a pas acquis une prédominance suffisante sur la volonté. Ces forces repoussent les influences supérieures ; et de là vous pouvez en déduire le mal qui peut en résulter tant au sein des sociétés, comme dans leur propagande, lesquelles sans favoriser la doctrine, produi-

sont un effet nuisible, comme science, par la faute de compétence des expérimentateurs.

FELIPE SENILLOSA
Pour la traduction :
 F. DE PALHANO.

CORRESPONDANCE

Nous sommes très heureux de remercier les organes spirites de la Presse Etrangère, qui nous ont si gracieusement adressé leurs publications.

Si, dans nos colonnes, nous n'avons pas donné un plus grand nombre de leurs articles si intéressants, c'est que la place, pour les comptes rendus, est toujours limitée.

—o—

La Revista Espirata es muy feliz de presentar sus buenos agradecimientos a los organos Espiritos de la Priesa Española que ha siempre y tan amablemente enviado a-ella sus publicaciones.

Si no habemos reproducido en la Revista mas frecuentemente sus articulos tan siempre interesantes, esta que la plaza hace falta y que el espacio es alguna vez limitado igualmente por la zedaccion.

—o—

Noi siamo felici di ringraziare gli organi spiriti della Stampa Italiana che ei ha così gentilmente favorita le pubblicazioni in proposito.

Per mancanza di spazio non potemmo pubblicare i numerosi articoli riguardanti le comunicazioni spirite tanto interessanti e che naturalmente sarà nostra premura di farlo quanto primo.

—o—

We are very happy to give our thanks to the spiritualist organs of the foreign Press who have always send us their papers.

If we have not given, in our columns, more of their so interesting articles, it is because the room is taken and the space for the « reports » is often limited.

—o—

Mit Freude sein wir glücklich die ausländische Presse zu bedanken für die merkwürdigen und interessanten Publikationen welche uns gewöhnlich gesendet sind, namentlich: die *Psychische Studien*, die *Zeitschrift für Spiritismus*, sowie der *Adept*, u. s. v.

Mauchmall hatten wir die Übersetzung den zahlreichen interessanten Artikeln gegeben, wenn die Menge unseren eigenen Artikeln nicht sehr kurzzeitig, emserer Redaction, reiner Platz der Revue gelassen hätte.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret de la part de M^{me} Jobey et de sa famille la mort de M. le Général de Brigade

GABRIEL-MATHIEU-JULES JOBEY

Commandeur de la Légion d'honneur.

Survenue le 4 décembre 1905, à Toulouse.

Il fut un spirite de la première heure et le plus ancien des abonnés de la *Revue Spirite*. Nous demandons à nos frères d'unir leurs pensées aux nôtres pour préparer à ce frère désincarné la digne réception qui lui est due dans l'au-delà et nous prions sa veuve et sa famille de recevoir nos condoléances sincères.

M^{me} ROGGIERO

Vénérable octogénaire, morte subitement en sa mansarde où la misère et les infirmités l'attachaient depuis des années, a quitté ce monde pour recevoir dans l'au-delà la récompense de ses épreuves acceptées avec résignation. Merci aux frères et sœurs charitables qui l'ont assistée jusqu'à son dernier jour.

BIBLIOGRAPHIE

Les Phénomènes de la Foudre, par Camille FLAMMARION.

L'illustre astronome Camille FLAMMARION vient de publier un nouveau chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique : **Les Phénomènes de la Foudre**. On lira avec un intérêt, croissant à chaque page, ce livre si documenté qui fait connaître tant de faits curieux, terrifiants ou singuliers, relatifs à la manifestation du fluide électrique. Cet ouvrage est quelque chose comme les annales résumées de la foudre, la grande chronique du tonnerre roulant et répercutant à travers les âges.

Les chapitres sur la « foudre en boule » dépassent tout ce qu'on peut imaginer dans l'ordre de la sensationnelle curiosité, et ils captivent d'autant plus que personne ne peut savoir si l'orage ne fera pas rouler à ses pieds cette terrible boule !...

Un volume in-8° raisin (25 × 16'), illustré de dessins originaux et de reproductions de photographies d'éclairs merveilleux.

Prix — Broché, 4 fr. 50. — Relié, plaque et tranches dorées, 6 fr. 50.

La librairie DUJARRIC et CIE, éditeurs, 50, rue des Saints-Pères, PARIS
Met en vente :

Les Prophètes Juifs, étude de psychologie morbide. — **Des origines à Élie**, par le D^r BINET-SANGLÉ, professeur à l'École de Psychologie, 1 vol. in-18 (*franco par poste, et chez tous les Libraires*). 3 fr. 50.

Le D^r BINET-SANGLÉ, professeur à l'École de Psychologie, nous offre le résultat de son étude critique de la Bible.

Pour la première fois, **Les Prophètes Juifs** sont envisagés à un point de vue purement scientifique, sans aucun souci des dogmes, des traditions, des idées reçues et des polémiques religieuses.

L'auteur apporte dans l'exégèse la méthode générale des sciences naturelles, commune aux naturalistes, aux médecins et aux aliénistes : observation, comparaison, généralisation, induction.

Tout d'abord il définit la psychologie religieuse, indique ses relations avec la psychologie des dégénérés mystiques, expose le mécanisme de l'hérédité et les causes de la dégénérescence, et résume l'histoire de l'exégèse rationaliste depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Puis il fait successivement défiler sous nos yeux, avec leur physionomie réelle et leur couleur orientale, les vagabonds anonymes du livre des *Juges*, l'irascible et sanglant Samuel, qui lui fournit l'occasion de nous donner une théorie personnelle de l'hallucination verbale, les prophètes de cour Gad et Nathan, les convulsionnaires Assaph, Eman et Iedouthoun, les conspirateurs Schemaya et Ahiya le Schilonite, les thaumaturges de Bethel, Iddo le voyant, les jeteurs d'anathèmes Iehou ben-Hanani et Azariah ben-Oded, Myriam, la musicienne, sœur de Moïse, Debora, la vierge guerrière, dont l'auteur établit le parallèle avec Velléda et Jeanne d'Arc, Houlda, Noadya et Hanna qui vit Jésus.

Enfin, comparant entre eux ces divers sujets et rassemblant leurs traits communs, le D^r BINET-SANGLÉ esquisse le type du prophète juif, et étudie successivement son lieu de naissance, son domicile, son hérédité, sa constitution, sa suggestibilité, ses images et ses idées, ses hallucinations, sa théomanie, son intelligence, son orgueil, ses tristesses, ses haines, son activité et son pouvoir suggestif.

Cet ouvrage original et précis est écrit dans un style clair, et sera lu non seulement par les hommes de science, mais par les gens du monde qui s'intéressent aux origines du judaïsme et du christianisme.

Ces deux ouvrages, se trouvent également chez P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Le Directeur-Gérant : P. LEYMARIE.